

Association Dauphinoise d'Égyptologie

Champollion



SENOUY

septembre 2008

N° 7

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Membres d'honneur

Comité scientifique :

Dr Zahi Hawass (Égypte), Fathy Saleh (Égypte), Charles Bonnet (Suisse), Herman De Meulenaere (Belgique), Philippe Derchain (Allemagne), Erik Hornung (Allemagne et Suisse), Bernadette Menu (France), Joseph Padro Parcerisa (Espagne), Alessandro Roccati (Italie), Dirk Van Der Plas (Pays Bas), Michel Vallogia (Suisse), Claude Vandersleyen (Belgique), Pascal Vernus (France), Jean Yoyotte (France), Christiane Ziegler (France)

Personnalités Dauphinoises :

Jean Balestas - Madeleine Bouverot – Jean Mourey - Brigitte Périllié

Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Isabelle Dubessy, Véronique Gay, Annie Mouchet, Dominique Terrier, Céline Villarino.

Messieurs Olivier Buard, René Devos, Jean-Claude Goyon, Rémi Lamarque, André Pougoulat, Jean-Louis Sahun.

Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon

Vice-président : Jean-Louis Sahun

Secrétaire : Dominique Terrier

Trésorière : Isabelle Dubessy

Trésorier adjoint : René Devos

Conseillère scientifique :

Christine Cardin

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adeq.net

Photos de couverture. La Chapelle Blanche. C. Obsomer

SOMMAIRE

Page 4	Le mot du Président.
Page 5	Voyages : en Égypte et à Martigny.
Page 7	Programme des conférences 2008-2009
Page 8	L'Égyptologie à l'UIAD : Programme 2008- 2009

Les conférences

Page 9	La famille Abd er-Rassoul et le pillage des tombes royales. Guillaume Bouvier.
Page 15	La tombe des fils de Ramsès II. François Tonic.
Page 19	Femmes et enfants royaux : la famille de Ramsès II. Christine Herrera.
Page 23	Entre Khéops et Khépren : bilan d'une enquête menée dans le complexe funéraire de Rêdjedef, à Abou Rawash. Michel Vallogia.
Page 25	Saqqâra, les dernières découvertes. Campagne 2007 de la Mission archéologique française. Philippe Collombert.
Page 30	Histoires de scorpions, reptiles et autres. Du réel au fantastique. Jean-Claude Goyon.
Page 33	Histoire de momies. Marie-Christine Graber.
Page 37	Du Sahara à l'Égypte : héritage culturel commun ? Christian Dupuy.
Page 43	Akhénaton / Néfertiti : le couple solaire. Marc Gabolde. (Résumé par Céline Villarino)

Le mot du Président

La parution de ce septième fascicule de Senouy apporte une preuve solide de la vitalité de notre association que, seuls, la fidélité et le dévouement constant de ses membres peuvent assurer. L'audience apportée aux conférences tout au long de l'exercice écoulé est un gage précieux pour les acteurs actuels de l'égyptologie qui les incite, de plus en plus volontiers, à prendre la route de Grenoble pour présenter les fruits de leurs travaux. Tout ce qui touche à l'Égypte antique est, certes, «à la mode» mais sous un angle qui n'est pas celui des chercheurs ou enseignants de la discipline égyptologique. Dans notre pays, de plus en plus, alors que s'impose le souci commun d'avoir accès aux connaissances culturelles, l'action de ceux qui œuvrent en suivant la voie tracée par Champollion est tenue, hélas, pour secondaire. Elle ne répond, en effet, à aucun des critères de «rentabilité» que chérissent ceux qui nous gouvernent. Désormais, c'est par la volonté des passionnés que vous êtes que la survie et la continuité de l'Égyptologie française peuvent être assurés.

En utilisant ici le terme «passion», je crois avoir employé le mot juste, si j'en juge par l'affluence des participants aux journées grenobloises d'octobre de l'an passé, car ce n'était pas une simple curiosité qui les a conduits place de Verdun. Or, le succès confirmé de cette manifestation, c'est à vous qu'il est dû, puisque, parmi vous, avec un dévouement sans faille, beaucoup ont pris sur leur temps, leurs forces parfois, pour que l'évènement ait lieu et soit marquant. Gageons qu'il en ira de même à l'automne prochain, où, retournant sur le lieu privilégié qui abrita Celui dont l'ADEC honore la mémoire, près de la maison familiale de Vif, trois nouvelles «Journées de l'Égyptologie» doivent nous rassembler pour accueillir un nombre, qu'il faut espérer croissant, d'Isérois et, possiblement, de visiteurs venus des régions voisines. La refonte du site d'information par Internet, mise en route par la jeune équipe d'experts volontaires récemment créée, doit, en effet permettre une plus vaste diffusion des annonces.

À Vif, la sauvegarde de cette demeure des frères Champollion fut, on s'en souvient, l'objectif premier de la fondation de notre association. C'est aujourd'hui un musée régional, en cours de rénovation et d'installation. L'auteur de ces lignes collabore à l'opération, entre autres, pour l'identification, le classement et l'expertise des manuscrits et ouvrages des archives et de la bibliothèque de Champollion-le-Jeune. Dans le même temps, l'évolution favorable de la situation fournit l'occasion de réactiver l'exécution d'une autre étape du programme d'origine : la conservation des archives des égyptologues français. Dans un avenir proche, il sera possible d'effectuer le transfert à Vif, depuis les Archives Départementales de Grenoble, des legs Kuentz et Quaegebeur. La directrice du musée Champollion a, ainsi, au printemps, reçu en dépôt sous ma responsabilité le contenu de la toute récente donation à l'ADEC, faite par un descendant de Rémi Cotteville-Giraudet, jeune savant tué au front en 1940, élève de Ch. Kuentz et qui avait participé, avant la Seconde Guerre Mondiale, aux fouilles du temple de Medamoud dans la région thébaine.

À Grenoble, après concertation avec le Directeur du Musée, un travail sera lancé au département d'Égyptologie, pour concevoir un programme valorisant les collections à présenter dans une nouvelle muséographie.

Ce bilan, en soi positif, n'est que provisoire. Il peut et doit encore être enrichi, mais il ne le sera que grâce au constant soutien que vous apportez aux initiatives prises en votre nom par un Conseil d'administration qui fait preuve d'un dévouement sans faille. Je me fais donc un devoir d'être votre interprète pour le remercier chaleureusement ici, en lui associant tous les représentants des autorités locales qui, par le canal des précieuses démarches conduites par le bureau, ont contribué, en assurant une part notable de leur financement, à ce que nos entreprises aboutissent favorablement.

Professeur Jean-Claude Goyon

Voyage en Égypte en 2008

Le 15 février, 18 membres de l'association, accompagnés pour la 3ème année consécutive par l'égyptologue Véronique GAY, s'envolaient de Genève à destination du Caire. Après le lac Nasser et les sites de Nubie en 2006 et les oasis en 2007, ce voyage nous a conduit en Moyenne Égypte et dans la région de Louxor.

Une première journée en véhicules 4 x 4 nous permettait de découvrir le site de Dashour et de visiter les pyramides romboïdale et rouge, construites par Snéfrou, source d'inspiration de son fils Khéops pour réaliser sa propre pyramide ; puis la pyramide de Meidoum et celle d'Al-Lahoun, un des rares monuments restant du Moyen Empire.

La traversée du Fayoum en autocar nous a permis d'admirer les luxuriantes cultures et plantations de cette région, considérée comme le jardin de l'Égypte.

Les jours suivants, toujours en autocar escorté par les forces de Police, nous avons pu visiter, dans la région de Minieh (en découvrant au passage les villages et les zones cultivées), la nécropole de Beni Hassan qui abrite les tombes des nomarques du Moyen Empire, le Spéos Artémidos de la reine Hatchepsout et le cimetière musulman de Zawyet el-Mayeteen, le plus grand d'Égypte. Puis Tuna el-Gebel, nécropole d'Hermopolis consacrée à Toth, et la magnifique tombe de Pétosiris.

Une traversée du Nil nous a permis de nous rendre sur le site d'Amarna, la capitale Akhet-Aton d'Akhénaton, dont il ne reste que peu d'élévations des monuments qui firent sa splendeur. Visite de quelques tombes, dont celles d'Ay et d'Akhénaton, qui n'ont jamais été occupées, et d'une stèle-frontière.

Sur la route de Sohag, arrêt au musée de Malawi, à la nécropole de Meir et au plus ancien monastère copte de Deir el-Muharraq, sur le site duquel – selon la légende – Joseph et Marie auraient vécu six mois lors de leur fuite en Égypte.

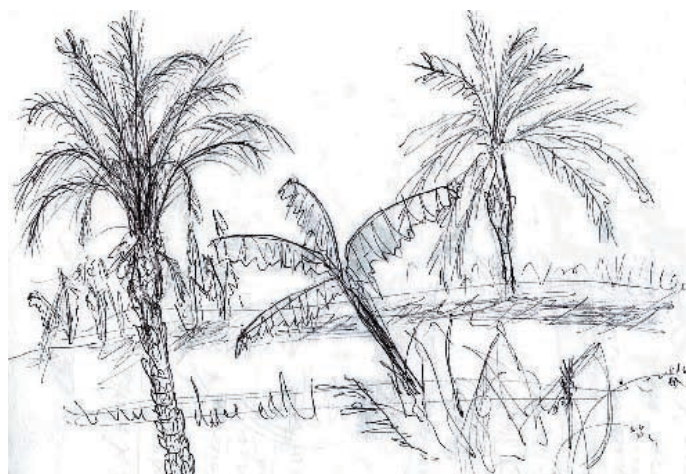
Le lendemain, après un court arrêt à Akhmin, visite d'Abydos et des splendides temples de Séthi Ier, (où se trouve la fameuse « Table d'Abydos », liste des 76 noms de pharaons l'ayant précédé) et de Ramsès II. Puis découverte de Denderah avant l'arrivée à Louxor.

Au cours des 3 dernières journées, nous avons optimisé au maximum notre emploi du temps en étant sur les sites dès 6 heures du matin, après avoir traversé le Nil en bateau, ce qui nous a permis un grand nombre de visites : les temples de Deir el-Bahari (après une promenade à pied dans la montagne thébaine en partant de Deir el-Médineh), du Ramesseum, de Medinet Habou, Karnak et Louxor et le

Musée en soirée ; des tombes dans la Vallée des Rois, puis celle de Ay dans la Vallée des Singes (en y accédant à pied), dans la Vallée des Reines, à Deir el-Médineh, Gournah, Dra Abou el-Naga (la superbe tombe de Roy), Khokha et l'Assassif. Il restait même un peu de temps pour une visite des souks de Louxor !

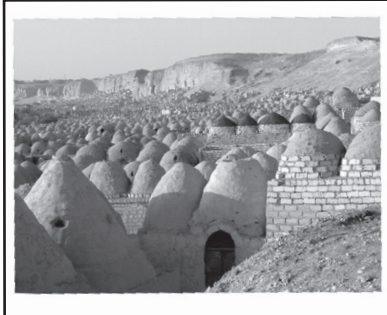
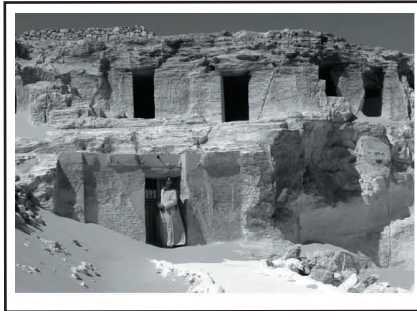
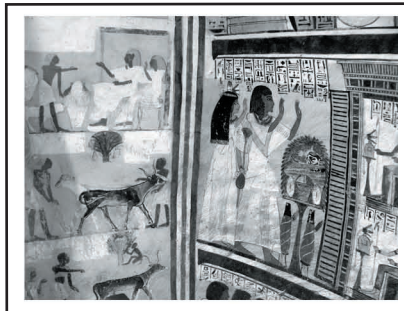
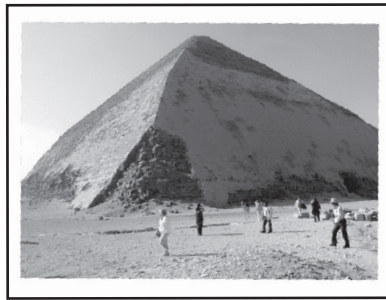
Nous sommes tous rentrés ravis, emportant avec nous une moisson de photos qui nous permettront de garder une trace des sites visités.

Dominique Terrier



Dessin d'Hanna Spiegel

Photos de voyage, Égypte, février 2008



Voyage à Martigny - Fondation Gianadda

Exposition : « Offrande aux dieux d'Égypte »

Le 29 mars 2008, une quarantaine de membres de l'association ont pu admirer une exposition de petite statuaire métallique, offrandes faites aux dieux ou objets de culte, rarement montrés et jamais rassemblés.

Cette exposition, portant sur près de 3000 ans d'histoire, posait la question de la place de ces statuette dans les temples et leur usage dans les cultes. Les commentaires éclairés de Annik Wuethrich, égyptologue enseignant à l'Université de Genève, nous ont permis de comprendre un peu mieux leur rôle.

Nous avons admiré tout particulièrement des œuvres de la Troisième Période Intermédiaire (environ 1070-664 avant notre ère), époque de grande liberté artistique. Ou encore, de l'Époque tardive, la statue en argent-métal rarement utilisé- d'une femme debout portant les cartouches de Nekao II (provenant du Metropolitan Museum of New-York).



Programme des conférences 2008 - 2009

I.- Fête de l'Égyptologie 3-5 octobre 2008

salle polyvalente – Bd de la Résistance à VIF

Samedi 4 octobre 2008

• **15h30 : *Le plus vieux barrage du monde***

François TONIC, historien, rédacteur en chef de Toutankhamon Magazine

• **17h00 : *Sésostriis I^{er}, un règne fondateur,***

Claude OBSOMER, égyptologue, enseignant à l'Université Catholique de Bruxelles et à l'Institut Catholique de Paris

Dimanche 5 octobre 2008

• **16h30 : *Sésostriis III et Amenemhat III, les portraits contrastés de deux rois de la XII^e Dynastie,***

Pierre TALLET, égyptologue, maître de conférences à la Sorbonne

II.- Conférences

Archives départementales, 2, rue A.-Prudhomme à GRENOBLE

Samedi 15 novembre 2008

• **15h00 *Amon-Rê, divinité funéraire ? La théologie amonienne à la III^{ème} Période Intermédiaire***

Annik Wüthrich, égyptologue, Université de Genève

Samedi 13 décembre 2008

• **15h00 *Où en est-on dans le déchiffrement de la langue de Méroé ?***

Claude RILLY, égyptologue, membre du CNRS

Samedi 17 janvier 2009

• **16h00 *Abydos, ville sainte d'Osiris. Un pèlerinage en Haute Égypte***

Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de l'Association, conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

Samedi 14 mars 2009

• **15H00 *Le rire des dieux en Égypte ancienne***

Youri VOLOKHINE, égyptologue, Université de Genève

Samedi 25 avril 2009

• **15H00 *Les fouilles d'Oxyrhynchos***

Marguerite MORFIN, égyptologue, Université de Montpellier III

Samedi 16 mai 2009

• **A 15H00 *Osiris et Bès dans l'oasis de Bahariya***

Françoise LABRIQUE, égyptologue, Université de Cologne (Allemagne)

Programme 2008 - 2009

Niveaux I et II - Professeur : Julie PAQUET

Lundi (tous les 15 jours) – 1er cours le lundi 06 octobre 2008

Niveau I (1ère année)

- Épigraphie – de 10h à 11h (réf du cours H 011) - 57€ pour l'année + inscription UIAD
L'histoire des hiéroglyphes, l'alphabet égyptien et l'apprentissage de la grammaire.
- Civilisation – de 11h à 12h (réf du cours H 021)- 57 € pour l'année + inscription UIAD
Approche thématique de l'Ancien Empire. Le cours propose de parcourir « la société égyptienne » à travers ses hommes, du pharaon au simple paysan et à travers ses croyances, de la piété personnelle aux constructions de temples.

Niveau II (2ème année)

- Épigraphie – de 13h à 14h (réf du cours H 012) – 57€ pour l'année + inscription UIAD
Suite de l'apprentissage de la grammaire.
- Civilisation – de 14h à 15h (réf du cours H 022) - 57€ pour l'année + inscription UIAD
Approche chronologique de l'Ancien Empire au Moyen Empire.

Niveau III et IV – Professeur : Christine HERRERA

Lundi tous les 15 jours (en alternance avec Julie Paquet) – 1er cours le lundi 29 septembre 2008

Niveau III (3ème année)

- Épigraphie – de 10h à 11h (réf du cours H 013) - 57€ pour l'année + inscription UIAD
Grammaire (suite) et exercices à partir de documents existants.
- Civilisation – de 11h à 12h30 (réf du cours H 023) - 77€ pour l'année + inscription UIAD
Approche chronologique : le Nouvel Empire.

Niveau IV (4ème année et +)

Séminaire de 2h un lundi par mois, de 13h30 à 15h30 – 1er cours le lundi 29 septembre 2008

- Étude épigraphique d'un document (réf du cours H 014) – 57€ l'année + inscription UIAD

INSCRIPTIONS POUR L'ENSEMBLE DES COURS :

Le vendredi 19 septembre 2008 de 9h à 11h30

(par les deux professeurs)

UIAD – 2, square de Belmont – GRENOBLE

Tel. 04.76.42.44.63 - Fax : 04.76.03.22.50

Email : secretariat@uiad.fr - Site Internet : <http://uiad.fr>

La Famille Abd er-Rassoul et le pillage des tombes royales

Par Guillaume BOUVIER, égyptologue, Université de Munich
Conférence du samedi 6 octobre 2007.
Ancien Musée Place de Verdun Grenoble.



Fig. 1 : Ahmed Abd er-Rassoul, sa mère, sa fille et sa petite fille, devant la tombe qu'ils habitaient. Photographie prise en 1905 (R. DE RUSTAFJAEEL, *The Light of Egypt from Recently Discovered Predynastic and Early Christian Records*, Londres, 1909, pl. XXIX ; remerciements : Karla Vogel).

On sait que les habitants de Gourna ont développé, au cours des siècles, des talents hors du commun pour la recherche des sépultures de l'époque pharaonique, parmi lesquelles ils avaient élu domicile ; celles-ci constituaient, pour ainsi dire, une ressource naturelle.

Les antiquités qu'ils y prélevaient devinrent, dès le début du XIX^e siècle, l'objet d'un commerce florissant, qui attira de nombreux collectionneurs disposés à payer de fortes sommes pour se procurer les curiosités de la région. L'essor de cette activité fut tel que plusieurs lois et règlements furent promulgués pour tenter de la contrôler.

Ces dispositions, cependant, n'empêchaient nullement une population débrouillarde de vendre aux voyageurs fortunés le fruit de ses efforts dans la région. À la fin du XIX^e siècle, ce trafic constituait même l'activité principale de certaines familles, dont la plus célèbre est sans doute celle des Abd er-Rassoul.

La découverte de la Cachette royale de Deir el-Bahari

Au cours des années 1870, les échoppes des marchands d'antiquités de la région de Louqsor étaient particulièrement bien achalandées. Des objets remarquablement conservés, notamment des vases, papyrus et statuettes, surgissaient, année après année, sur le marché officiel ou clandestin, sans que leur origine exacte fût connue. La qualité

exceptionnelle des pièces proposées aux collectionneurs, ainsi que les inscriptions qu'elles portaient, ne tardèrent pas à retenir l'attention des égyptologues, qui soupçonnèrent rapidement qu'une très riche sépulture de la XXI^e dynastie avait été secrètement mise au jour à Thèbes-Ouest, et que son contenu était progressivement écoulé

par une bande organisée de trafiquants. Aussi, lorsqu'il fut nommé Directeur du Service des Antiquités en 1881, l'égyptologue Gaston Maspero décida-t-il de mener une enquête officielle en s'assurant, à Thèbes, le concours de son ami collectionneur Charles E. Wilbour. Bien vite, les renseignements recueillis par ce dernier désignèrent comme principal suspect un certain Ahmed Abd er-Rassoul, qui demeurait à Gourna. Interrogé par Maspero, Ahmed réfuta cependant toutes les accusations, laissant entendre qu'il était sous la protection de l'agent consulaire d'Angleterre, de Belgique et de Russie à Louqsor.

Faute d'aveux, le Directeur du Service fit donc transférer le suspect et l'un de ses frères, Hussein-Ahmed, à Qéna, où ils furent emprisonnés, interrogés et jugés. Cette tentative d'intimidation, malheureusement, fut un échec complet : non seulement les autorités n'obtinrent aucune information des accusés, mais les cheikhs de Thèbes-Ouest se pressèrent à l'audience pour soutenir les Abd er-Rassoul, jurant sur le Coran qu'il n'existait pas de famille plus honnête et plus désintéressée dans le pays entier !

À la mi-mai, les frères furent donc remis en liberté, faute d'éléments suffisants pour les inculper. Aussi, lorsque Maspero rentra en France pour les vacances d'été, l'enquête était-elle au point mort.

Pourtant, les deux mois d'emprisonnement et les pénibles interrogatoires subis par Ahmed et Hussein-Ahmed avaient semé la discorde dans la famille Abd er-Rassoul. Ahmed réclamait à présent, en dédommagement du préjudice qu'il avait subi, la moitié des gains liés à la sépulture. La querelle s'envenimant, l'aîné des frères, Mohamed, résolut donc de révéler l'emplacement du tombeau tant recherché aux autorités de Qéna.

Maspero étant en France, c'est à son assistant Émile Brugsch qu'échut la tâche de venir vérifier, *in situ*, les assertions de Mohamed. Au matin du mercredi 6 juillet 1881, à la tête

d'une petite commission, il accompagna donc le voleur jusqu'à un petit vallon joutant, au Sud, le cirque du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari. C'est là, derrière un éperon rocheux, que l'assistant de Maspero découvrit un profond puits s'enfonçant dans le sol, ingénieusement dissimulé par cette petite éminence. Quelque douze mètres plus bas, Brugsch s'enfonça dans un sombre boyau, encombré d'objets divers et de cercueils de styles dépareillés, semblant dater de toutes les dynasties du Nouvel Empire.



Fig. 2 : Sortie des momies de la Cachette royale de Deir el-Bahari, sous la direction d'Émile Brugsch. Gravure publiée dans le *Illustrated London News* du 4 février 1882 (E. BACON (éd.), *The Great Archaeologists and their Discoveries as Originally Reported in the Pages of the Illustrated London News*, Londres, 1976, p. 81, fig. 40)

Et les noms qu'il déchiffrait au fil de sa progression, sous la poussière qui recouvrait ces reliques, allaient bientôt assurer la célébrité de la famille Abd er-Rassoul : dans ce souterrain avait en effet été entassée une partie des momies des pharaons du Nouvel Empire, notamment Amenhotep I^{er}, Séthi I^{er} et Ramsès II, que l'on pensait disparues à jamais !

Cette cachette, qui avait échappé aux voleurs pendant trois millénaires, contenait aussi d'innombrables objets en tout genre ; ceux-ci avaient constitué la principale ressource des Abd er-Rassoul pendant près de dix ans, car c'était Ahmed qui l'avait découverte pendant l'été de 1871, dans des circonstances demeurées obscures. Depuis lors, les frères n'y avaient pénétré qu'à trois occasions, de

nuit, et pour quelques heures seulement, selon le témoignage de Mohamed.

Craignant une attaque des gens de la région, parmi lesquels se répandait la rumeur que la tombe mystérieuse était remplie d'or et de pierres précieuses, Brugsch résolut de vider la sépulture le plus rapidement possible : il embaucha pour cela deux cents ouvriers, qu'il fit descendre nus dans le caveau, afin de prévenir toute tent de vol. Le travail, ininterrompu, dura quarante-huit heures ; chaque cercueil, porté par douze à seize hommes, mit sept à huit heures pour atteindre le Nil, où attendait le bateau du Musée de Boulaq.

Enfin, le 15 juillet, les momies royales, trésor des frères Abd er-Rassoul, partirent pour le Caire. La presse internationale donna, bien sûr, un retentissement considérable à cet épisode de l'archéologie égyptienne, ainsi qu'aux circonstances rocambolesques dans lesquelles la découverte avait été faite.

La « seconde cachette » de Deir el-Bahari

Toutes les momies royales du Nouvel Empire, cependant, n'avaient pas été retrouvées dans la sépulture, et l'on se doutait que d'autres cachettes devaient exister, contenant les corps des souverains qui manquaient encore. Après quelques recherches infructueuses dans les environs, Maspero résolut de s'attacher les services d'un expert : il embaucha donc Mohamed Abd er-Rassoul comme *raïs* des fouilles à Thèbes, le gratifiant en outre de 500 livres sterling !.

Ce pacte, signé avec son ennemi de la veille, s'avéra une excellente idée : en effet, en 1891 soit dix ans après la découverte « officielle » de la Cachette royale Eugène Grébaut et Georges Daressy travaillaient sur le site du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari, en compagnie de Mohame

Dans le courant du mois de janvier, ce dernier remarqua un lieu tout proche où, selon lui devait se trouver un tombeau ; toutes affaires

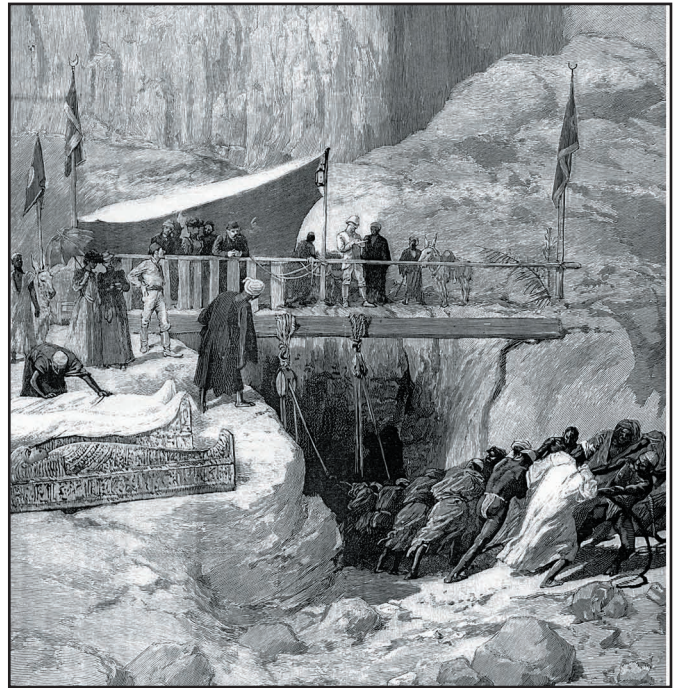


Fig. 3 : La découverte de la « seconde cachette » de Deir el-Bahari. Gravure publiée en couverture de L'Illustration du samedi 4 avril 1891, n° 2510 (Remerciements : Luc Gabolde).

cessantes, on fit donc déblayer l'endroit désigné. Sous quelques grosses pierres, on découvrit successivement un dallage, qui masquait l'entrée d'un puits, puis une couche de briques crues, puis un autre dallage et, huit mètres sous la surface du sol, un plancher fait de bois et de nattes. Ce dernier plancher ôté, les archéologues descendirent de trois mètres encore, pour découvrir un mur en briques crues, bouchant une ouverture. Derrière ce mur se trouvait... une nouvelle cachette !

Celle-ci, connue depuis lors sous les noms de « seconde cachette » de Deir el-Bahari, ou de *Bab el-Gusûs*, c'est-à-dire « Porte des Prêtres », était d'une richesse exceptionnelle : ses 155 mètres de souterrains contenaient quelque 153 cercueils, ainsi qu'un abondant mobilier funéraire. Le nombre des objets mis au jour dans cette sépulture, grâce aux talents de Mohamed Abd er-Rassoul, était tel qu'il était impossible de les entreposer dans les musées d'Égypte ; on procéda donc à un tirage au sort, et chacune des principales puissances de l'époque, notamment la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France et les Pays-Bas, reçut une partie des antiquités provenant de cette nouvelle cachette.

Les momies de la « seconde cachette »,

cependant, étaient celles de prêtres et de prêtresses d'Amon de la XXI^e dynastie ; aussi, malgré le grand intérêt que présentait cette découverte, ce n'était pas dans cette tombe que l'on trouverait les rois qui manquaient encore.

La deuxième cachette royale

Malgré leurs efforts, ni les archéologues, ni les frères Abd er-Rassoul n'avaient pu découvrir d'autre cachette royale aux environs de Deir el-Bahari ; c'était donc dans une autre nécropole qu'il fallait poursuivre les recherches.

Or, en mars 1898, le nouveau Directeur du Service des Antiquités, Victor Loret, mit au jour le tombeau d'Amenhotep II, dans la Vallée des Rois. Cet hypogée réservait une belle surprise à l'équipe de Loret : en effet, outre son propriétaire original, dont le corps fut découvert dans son sarcophage, plusieurs momies avaient été déposées en différents endroits de la tombe : dans l'antichambre, un corps avait été jeté dans un modèle de barque, et deux pièces annexes de la chambre funéraire contenaient respectivement trois et neuf momies. Ces dernières, comme l'égyptologue s'en aperçut en lisant les inscriptions portées sur leurs cercueils, étaient celles d'une partie des souverains qui manquaient dans la cachette de Deir el-Bahari.

Cette fois, les frères Abd er-Rassoul avaient donc été devancés par les archéologues, sans pouvoir tirer un quelconque profit de cette exceptionnelle découverte... Allaient-ils accepter cette défaite ?

À l'issue de sa campagne de fouilles, le Ministère des Travaux Publics ordonna à Loret, pour d'obscures raisons, de laisser les momies dans le tombeau, qui fut ensuite fermé deux ans. Puis Howard Carter, alors Inspecteur en Chef du Service des Antiquités pour la Haute Égypte, fit aménager le tombeau pour les visites touristiques, y installant notamment l'électricité. Il fit aussi poser une

porte d'acier à l'entrée de la sépulture, et lui affecta un garde. Ces mesures nourrirent bientôt les rumeurs, qui se répandirent sur la rive ouest de Thèbes, colportant le bruit que de fabuleux trésors se trouvaient dans l'hypogée. Il n'en fallait pas davantage pour que les voleurs passent à l'action...

Et le 24 novembre 1901, peu après le coucher du soleil, une sombre affaire agita la Vallée des Rois. Les trois gardiens qui y étaient affectés rapportèrent qu'ils étaient en train de dîner lorsqu'ils furent surpris par treize hommes masqués et armés. Six demeurèrent auprès d'eux, tandis que les sept autres pénétraient dans la tombe d'Amenhotep II. Lorsqu'ils revinrent, leurs six complices relâchèrent leurs prisonniers et s'enfuirent avec eux par la montagne. Les gardiens constatèrent alors que la porte de la tombe avait été forcée, et alertèrent leurs supérieurs. Dans la soirée, les autorités vinrent constater l'étendue des dégâts : la momie d'Amenhotep II avait été extraite de son sarcophage et fouillée, et le corps qui se trouvait sur le bateau, dans l'antichambre, avait été mis en pièces, le bateau lui-même ayant disparu.

L'audition des gardiens permit aux autorités de recueillir une information importante : parmi les treize hommes qui les avaient attaqués, trois avaient été reconnus... On ne sera guère surpris par les noms qui furent cités : Abd er-Rassoul Ahmed, Abdrachman Ahmed Abd er-Rassoul et Mohamed Abdrachman ! Tous trois furent arrêtés à leur domicile, à Gourna, en attendant l'arrivée de Carter.

Ce dernier entreprit aussitôt de mener une enquête, mettant en œuvre des méthodes dignes de la police scientifique. Examinant la porte de la tombe d'Amenhotep II, il remarqua que le verrou en avait été arraché avec un pied-de-biche, et qu'on avait tenté de le remettre en place et de maquiller les dégâts avec de petites feuilles de plomb, collées avec de la résine. Or, Carter avait déjà observé la même méthode, deux semaines plus tôt, en examinant la porte d'une tombe de

Gourna qui venait d'être pillée. Il avait alors soupçonné Mohamed Abd er-Rassoul, en raison de sa réputation bien établie de pillier de tombes et de la proximité de sa maison.

Il convenait toutefois de réunir les preuves irréfutables de la culpabilité de Mohamed. L'Inspecteur en Chef eut donc l'ingénieuse idée de prendre des photographies des empreintes de pieds nus laissées dans la poussière des deux sépultures pillées, et de les comparer avec soin : elles s'avèrent identiques. Examinant enfin les pieds de Mohamed, et les confrontant avec les photographies, il acquit la certitude qu'il tenait le coupable.

Le procès qui suivit, cependant, fut aussi décevant que celui d'Ahmed en 1881 : la Cour déclara en effet que les photographies présentées par Carter étaient de trop petite taille pour permettre de confondre le suspect, qui fut donc innocenté !

Carter aurait-il pu commettre une erreur dans ses mesures, et tirer de hâtives conclusions ? La suite des événements montre, au contraire, la perspicacité de l'égyptologue. Car l'affaire ne s'arrête pas ici : quelques années plus tard, le bateau volé dans l'antichambre de la tombe d'Amenhotep II réapparut sur le marché des antiquités, et fut acquis par le Musée du Caire, auprès d'un antiquaire de Gizeh. Interrogé, le vendeur avoua qu'il l'avait acheté à un habitant de Gourna, du nom de Mohamed Abd er-Rassoul ! Mais, malgré le nouveau procès qui lui fut fait, ce dernier parvint, une fois encore, à éviter la condamnation, faute de preuves jugées suffisantes. Il est évident que la famille jouissait d'appuis solides dans l'administration, voire dans le gouvernement ; ceux-ci lui ont donc permis de traverser ces quelques désagréments sans difficultés.

Autres exploits

Comme on a pu le voir, l'intérêt que nourrissent les Abd er-Rassoul pour les antiquités les conduit à osciller sans cesse

entre légalité et illégalité : tout en travaillant à l'occasion pour les archéologues, ils poursuivent parallèlement leurs propres fouilles, dans une région qu'ils connaissent mieux que quiconque. Et cet opportunisme leur a permis d'attacher leur nom aux plus grandes découvertes faites à Thèbes-Ouest.

Aussi ne pourrait-on concevoir qu'aucun Abd er-Rassoul n'ait participé à la plus célèbre d'entre elles, celle de la tombe de Toutânkhamon, en 1922... Et c'est, en effet, un jeune garçon de la famille qui, travaillant pour Howard Carter et Lord Carnarvon, mit au jour la première marche de l'escalier qui conduisait au tombeau ! Le jeune Hussein Abd er-Rassoul reçut, en témoignage de gratitude, un cadeau inattendu de la part des archéologues : il fut photographié par Harry Burton, portant autour du cou l'un des colliers de Toutânkhamon. Ce portrait, qui fait encore la fierté de la famille, est aujourd'hui visible dans la cafétéria que le Cheikh Hussein avait ouverte, quelques années plus tard, devant le Ramesseum ; bien que Hussein soit décédé en 1997 à l'âge de 87 ans, ses deux fils Mahmoud et Noubi entretiennent son souvenir, tout en assurant la gestion de l'établissement dont ils ont hérité. Toutefois, d'autres épisodes de l'histoire de la famille, au cours du XX^e siècle, montrent que leurs fouilles clandestines se sont poursuivies, malgré leur participation régulière aux missions officielles. Ainsi, en 1931, l'égyptologue français Clément Robichon eut-il vent d'un pillage fraîchement réalisé, dans une vallée proche de Gourna, la « Vallée de l'Aigle » ; dans ce lieu désolé se trouve en effet une tombe, connue sous le nom de « tombe suspendue », car elle se trouve au beau milieu d'une falaise à pic. La difficulté d'accéder à la sépulture, cependant, n'avait pas empêché les voleurs d'y pénétrer... Et une enquête discrète permit de connaître l'identité du chef de la bande : il s'agissait du Cheikh Hassan Abd er-Rassoul. Mais, cette fois encore, aucune poursuite ne put aboutir

à la condamnation des coupables...

La confortable fortune que la famille avait pu amasser, au fil des années, lui permit aussi de diversifier ses activités. Comme le Cheikh Hussein, le Cheikh Ali Abd er-Rassoul se lança dans l'accueil des touristes, avec un succès considérable. En effet, il acquit, dans les années 1930, la maison de l'Université de Chicago, qui était alors située au cœur des sites archéologiques, à proximité du « château de millions d'années » – ou temple funéraire – du fils et successeur de Ramsès II, Mérenptah. Au cours de la décennie suivante, cette habitation fut transformée en un hôtel, le « Marsam », dont l'exceptionnel emplacement a assuré le succès, jusqu'à nos jours. L'établissement a survécu à son fondateur, décédé en 1987, et n'a que peu changé ; outre les touristes, il loge encore, chaque hiver, les membres de plusieurs missions archéologiques européennes, dans un cadre romantique qui semble avoir échappé au temps.

Est-ce à dire que le Cheikh Ali, contrairement à la tradition familiale, se serait désintéressé des antiquités, au bénéfice de l'hôtellerie ? Certainement pas. En effet, une rumeur courait depuis 1882, l'année où Maspero avait activement recherché d'autres cachettes royales : on savait qu'il avait notamment fouillé le dernier couloir de la tombe de Séthi Ier, dans la Vallée des Rois, mais sans parvenir à le vider complètement, ce qui avait alimenté, depuis lors, l'imaginaire des chercheurs de trésors. Aussi le Cheikh Ali demanda-t-il, et obtint-il, au début des années 1950, l'autorisation officielle de reprendre les travaux là où Maspero les avait abandonnés ! Nul ne sait exactement quelles furent ses découvertes ; il semble, cependant, que ses efforts aient permis de dégager 30 mètres de ce couloir, dont le fond n'a toujours pas été atteint.

La famille Abd er-Rassoul, dont quelques aventures viennent d'être succinctement racontées, constitue une légende vivante du village de Gournah. Sa renommée est telle

qu'un film de cinéma lui a même été consacré en 1969, par le réalisateur égyptien Shadi Abdel Salam : *El-Mumia* (en anglais *The Mummy – The Night of Counting the Years*), décrit en effet la découverte de la Cachette royale de Deir el-Bahari, et le trafic d'antiquités organisé par la famille à cette époque.

La nature de leurs activités, cependant, ne permet de connaître qu'une infime partie de l'histoire des Abd er-Rassoul. Car on conçoit sans peine que ce que nous en savons s'apparente à la partie émergée d'un iceberg : nous ne découvrirons sans doute jamais combien de sépultures ont été pillées, ni combien de cachettes ont été aménagées par les membres de la famille pour y entreposer leur butin, au fil des décennies, sinon des siècles !



Fig 4: Le jeune Husein Abd er-Rassoul, portant l'un des colliers de Toutânkhamon. Photographies de Harry Burton (Remerciements : Mahmoud et Noubi Abd er-Rassoul).

La Tombe des fils de Ramsès II

Par François TONIC, rédacteur en chef de Toutankhamon Magazine

Conférence du samedi 6 octobre 2007.

Ancien Musée Place de Verdun Grenoble.

La lente redécouverte de la Vallée des Rois

Certaines tombes étaient connues des Grecs et des Romains, mais il faut attendre le début du XVIII^e siècle pour les premières descriptions. C'est avec la campagne d'Égypte de Bonaparte que l'on commence réellement à s'y intéresser. Les premières années du XIX^e siècle sont dominées par les aventuriers et collecteurs (Drovetti, Salt, Belzoni, etc.). C'est l'heure des premières découvertes comme la tombe de Séthi I. Dans les années 1820-1840, les grandes expéditions se succèdent (Champollion, Lepsius...)

La KV5

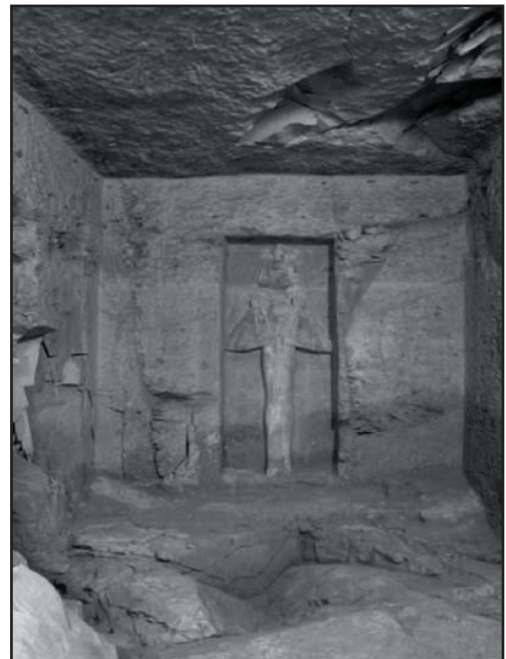
En 1825, James Burton pénètre dans une tombe comblée presque jusqu'au plafond. Il creuse un boyau d'accès et accède finalement à neuf salles et couloirs dont il dresse un plan sommaire. Wilkinson attribue, en 1827, à cette tombe, le numéro 5. Aucune autre « exploration » n'aura lieu. En 1902, Carter examine brièvement l'entrée de la tombe et la rebouche en concluant qu'il s'agit d'une « petite tombe sans intérêt ». La tombe 5 devient une tombe perdue !

Elisabeth Thomas, dans les années 1960, conclut que cette tombe pourrait être celle que mentionnaient quelques textes anciens et appartenir au règne de Ramsès II. Elle pense même que la tombe date de la XVIII^e dynastie et qu'elle fut utilisée pour plusieurs membres de la famille de Ramsès.

1987 : Un projet de route au cœur de la Vallée des Rois encourage Kent Weeks à retrouver la tombe 5. Depuis presque vingt ans, il arpente la Nécropole avec le *Theban Mapping Project* et, depuis longtemps, le plan de cette tombe l'intrigue. Durant plusieurs années (1987-1994), dans des conditions très difficiles, Kent Weeks dégage laborieusement les premières chambres. Les déblais sont très durs suite aux nombreuses pluies torrentielles s'abattant dans la vallée. De plus, il faut retirer les débris au fur et à mesure pour éviter de détruire des fragments de décor et

d'objets. Weeks découvre rapidement des indices capitaux : le nom de Ramsès II et de plusieurs de ses fils. L'analyse d'E. Thomas s'avérait donc véridique. La tombe 5 est bien celle des fils de Ramsès II.

Après plusieurs années d'effort, l'équipe accède enfin à la salle n° 3, la plus grande de la tombe. Le 2 février 1995, Kent Weeks explore enfin l'étrange salle indiquée par Burton. Il découvre un long couloir de 32 m de long, portant le n° 7, dans lequel s'ouvre dix huit salles latérales et deux nouveaux couloirs. La plus belle découverte restait à venir dans la pénombre des lieux et allait rester le symbole de la tombe.



Dès cet instant, Weeks savait qu'il avait découvert la plus grande tombe de la Vallée des Rois ! Cette statue taillée dans la roche représente sans doute Ramsès II. Deux autres couloirs s'ouvrent de part et d'autre de la statue, les couloirs 10 et 11. Ils font chacun 22 m de long et comportent seize chambres latérales.

Ce n'est qu'en 1996 que l'équipe explore les autres ouvertures de la salle 3. Elle découvre deux autres couloirs (12 et 20) s'enfonçant sous la route de la vallée et dans l'axe opposé de la salle 3 et du couloir 7. C'est une contradiction totale avec l'architecture funéraire de la nécropole. Et les surprises ne s'arrêtent pas là...

Le couloir 12 possède douze chambres latérales, mais il faut attendre 1997 pour en continuer l'exploration. Weeks découvre alors que le couloir 12 se termine par une salle à piliers (n° 14). Elle possède six ouvertures dont au moins un nouveau couloir (le n° 16). Ce couloir 16, dont l'exploration n'a jamais été entamée, comporte au moins huit chambres latérales et mesure sans doute entre 20 et 30 m. Il est possible que l'ouverture 19 soit celle d'un nouveau couloir. Il faudra attendre cinq ans avant d'explorer le couloir 20.

Après cinq ans de travail dans le couloir 12 et son complexe, pour dégager et stabiliser la salle 3 et les couloirs 7, 10 et 11, Weeks explore enfin le couloir 20.

En 2002, il découvre qu'il s'agit d'un doublon du couloir 12 et de son complexe : environ 18 m de long, douze chambres latérales et un aboutissement à une salle à piliers (n° 22) précédée d'une antichambre (n° 21). Cette chambre 22 réservait une surprise : un nouveau couloir (en deux parties, n° 25 et 26 et, potentiellement, le n° 27) doté d'au moins neuf chambres latérales. Le N° 27 serait un couloir dans le prolongement du n° 26, accessible par un escalier.

Bilan : cent vingt deux chambres et couloirs, six axes différents, plus de 1800 m² et ce n'est pas fini !

À qui appartient cette tombe ?

Il faudrait faire remonter la tombe à la XVIII^e dynastie. Il s'agit d'une tombe privée, intégrant les salles 1 et 2 et la première rangée de piliers de la salle 3. La tombe non utilisée fut reprise sous Ramsès II. L'entrée fut alors légèrement agrandie, en commençant par la salle n° 3 qui reçut seize piliers.

Dès l'entrée, le cartouche de Ramsès II apparaît, avec Maât. Dans la salle n° 1, le nom d'un premier fils apparaît : Amonherkhepeshef, puis les princes Ramsès, Meryatoum, Meryamon.

En tout, 6 fils sont cités, d'autres demeurent anonymes. L'état de la décoration rend difficile l'identification des princes présents dans la KV5. Nous ne connaissons pas le nombre exact de fils inhumés.

Mais dans la chambre n° 2, un puits contenant les restes de quatre corps fut découvert.

Il s'agit sans doute de momies provenant de cette tombe. Weeks pense que ce sont celles des fils du roi. Pourquoi furent-elles déposées ici ? Sans doute par des pilliers...

La KV5 révèle chaque année de nombreux restes de décor et d'objets. Elle fut sans doute décorée par les mêmes artistes que ceux de la tombe de Nefertari.

La salle n° 3 comporte 245 m², seize piliers, environ 3 m de hauteur, trois départs de couloirs. Le niveau de la salle fut modifié à plusieurs reprises pour une raison mal connue, peut-être pour creuser le couloir 7 puis les couloirs 12 et 20. Deux piliers ne sont pas taillés dans la masse mais constitués de blocs de pierre. Cette particularité n'a pas encore reçu de réponse : est-ce pour laisser passer des objets encombrants et les manœuvrer ? Ces deux faux piliers sont sur le chemin de la salle 5 et du couloir 7. D'autre part, devant l'entrée du couloir 7, une rampe-escalier a été creusée. La salle a été fortement endommagée par les eaux torrentielles et la pierre tombée du plafond. Sur le plafond, un graffito indique l'an 19

d'un roi, sans doute de Ramsès II. Est-ce la date de la fin des travaux ? Ou simplement un indice selon lequel la tombe était encore en travaux ? Weeks n'a pas conclu.

Le couloir 7 pose d'emblée plusieurs questions : pourquoi n'est-il pas dans l'axe ? Pourquoi est-il sous le niveau du sol de la salle 3 d'environ 2 m ? Ces questions restent sans réponse. Le couloir mesure 32 m de long et aboutit à la statue osiriaque de Ramsès II. Il est bordé de dix huit chambres latérales et deux nouveaux couloirs s'ouvrent au fond (10 et 11). Il ne s'agit pas de chambres funéraires, malgré trois chambres ayant des plafonds voûtés, car les portes font au maximum 79 cm de largeur. La fonction de ces chambres reste à définir, faute de textes.

Les couloirs 10 et 11 ont un plan identique : seize salles latérales, environ 22 m de longueur. Dans le couloir 10, un sol soigneusement plâtré fut retrouvé (avec plusieurs couches de plâtre, dont une couche bleue). Cette présence n'est toujours pas expliquée. Les dernières fouilles n'ont pu démontrer la présence d'un niveau inférieur, de nouvelles salles ou de nouveaux couloirs.

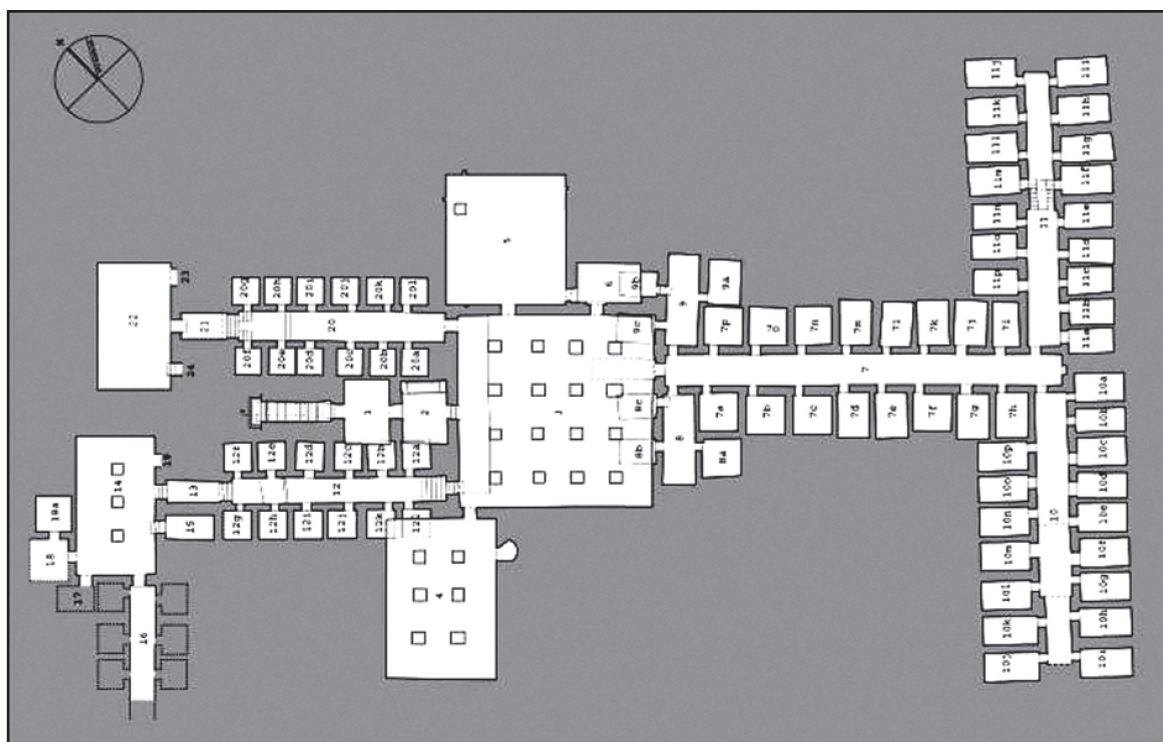
La salle n° 5 depuis le début des fouilles, Kent Weeks est persuadé qu'une des clés de la tombe se trouve là.

Les dernières investigations confirment qu'il s'agit d'une chambre funéraire ressemblant à l'architecture utilisée dans la tombe de Ramsès II : un plafond voûté en son centre qui possède une « dépression » et bordé de deux « portiques » à piliers.

La salle possède aussi les niches destinées à recevoir les briques magiques. Malheureusement, aucune fouille ne peut y être menée sans purger le plafond et le consolider. Cela demandera du temps et beaucoup d'argent. De nouvelles salles pourraient se cacher derrière les débris.

Le complexe du couloir 12 partant de la salle n° 3, il s'agit du premier complexe à être exploré dans cette partie de la tombe. L'état des décors ne permet pas de déterminer la destination des différentes chambres. Ce complexe est atypique dans une tombe royale du Nouvel Empire. De nouvelles fouilles seront nécessaires pour déterminer où va le couloir 16.

Le complexe du couloir 20 ressemble à celui du couloir 12. Les dernières fouilles ont permis de découvrir les couloirs 26 et 27 qui restent à explorer dans leur totalité. La salle 22 possède de très beaux vestiges de textes et de reliefs.



Géologie et dégradation

La tombe KV5 est taillée dans une couche géologique de calcaire de qualité et saine. Cependant, la tombe se situe dans une zone comportant des fractures et des fissures causant des dégâts au monument. Plusieurs zones instables existent, au niveau des salles 3, 4, 5, à l'intersection des couloirs 7, 10, 11, 25, 26, 27. Dans la salle 3, les piliers ont explosé sous la pression du plafond et de la roche située au-dessus. De nombreuses portes ont subi le même sort. Ces dégradations proviennent, pour certaines salles, de la route située au-dessus de la tombe, déstabilisant le monument. Mais déjà durant le creusement de la tombe, les Égyptiens colmatèrent des fractures. Les énormes débris remplissant la tombe proviennent en majorité de pluies torrentielles s'abattant sur Louxor périodiquement et transformant les ouadis de Thèbes ouest, comme la Vallée des Rois, en torrent. Les pluies de 1994 provoquèrent des dégâts importants dans plusieurs tombes et dans les temples. Weeks recense une douzaine d'inondations. Ces flots détruisirent une partie de la décoration réalisée sur du plâtre posé sur les parois. L'eau désintègre le plâtre. Tout n'a pas disparu et de très nombreux vestiges de décor sont présents dans les débris. En séchant, ils durcissent et se transforment en une masse solide comme de la pierre, rendant difficile leur extraction.

Pillage

La tombe fut pillée dès l'époque ramésside. La présence des momies dans la salle 2 s'explique ainsi. Les morceaux de sarcophage montrent sans doute un débitage de ceux-ci ou leur écrasement par la roche tombée du plafond.

Tombe ou cénotaphe ?

La tombe KV5 a été destinée à des princes dont six sont identifiés. Ils furent inhumés dans le tombeau à un endroit inconnu, peut-être dans la salle 5 et ou dans d'autres salles funéraires non identifiées. La fonction de nombreuses chambres demeure inconnue : chapelles ? magasins ? Seule une étude des maigres vestiges de textes pourraient nous aider.

Le travail est loin d'être terminé, mais l'éloignement de Kent Weeks pour d'autres projets ralentit depuis trois ans les fouilles, tout comme le manque d'argent.

Bibliographie

KV5: A Preliminary Report on the Excavation of the Tomb of the Sons of Ramesses II in the Valley of the Kings, Revised Edition (Publications of the Theban Mapping Project) by Kent R. Weeks (Paperback - April 8, 2006)

Kent Weeks : *La tombe oubliée : la découverte du tombeau des fils de Ramsès II*. Presses de la cité. Paris 1999

Toutankhamon Magazine : n°1 (à propos de KV5), n° 10 et 20 (interviews de Kent Weeks)

Site internet : www.kv5.com.



Femmes et enfants royaux : la famille de Ramsès II

Par Christine HERRERA, enseignante d'égyptologie à l'UIAD
Conférence du dimanche 7 octobre 2007.
Ancien Musée Place de Verdun Grenoble.

Le site d'Abou Simbel est le plus à même de présenter la famille de Ramsès II. La façade du grand temple et celle du petit temple d'Hathor sont en effet de véritables tableaux de famille et on peut être surpris par la présence majoritaire des femmes. En effet, trois générations de femmes sont représentées, la mère du roi, ses deux épouses principales, les filles qu'il a eu d'elles et seulement deux princes : Amonherkhepshef, fils aîné du roi et fils de Néfertari et Ramsès, fils d'Isisneferet, ses successeurs possibles.

Touy, la mère de Ramsès II

Depuis la XVIII^e dynastie, on constate que plusieurs mères royales n'apparaissent dans l'iconographie qu'à partir du jour où leur fils est monté sur le trône. Ce fut le cas de Tiia, mère de Thoutmosis IV, et de Moutemouia, mère d'Amenhotep III qui ne semblent pas avoir existé avant le couronnement de leur fils. Nous trouvons le même cas de figure avec Ramsès II.

Touy est l'épouse de Sethi I^{er} et elle est issue d'une famille de militaires, non royale. Son père s'appelait Raya et était *lieutenant général de la charrierie*. Sa mère Thouia ne portait pas de titre particulier. Touy eut au moins deux enfants, une fille, Tia, et le futur Ramsès II. Ramsès monte sur le trône à une vingtaine d'années pour un long règne de 66 ans. Comme Hatchepsout et Amenhotep III, Ramsès II fait graver une scène de la théogamie, qui présente la naissance divine du roi, issue de l'union entre le dieu Amon et la reine Touy. Quatre blocs sont aujourd'hui connus, provenant du temple de Medinet Habou, où ils ont servi de remploi. A l'origine, ces blocs ont du appartenir à la chapelle de Touy que Ramsès avait fait construire au Ramesseum.

Cette scène, qui a été utilisée par Hatchepsout

pour asseoir son pouvoir, ne semble pas avoir eu le même objectif pour Ramsès II, car il est désigné très tôt comme le successeur de son père, comme en témoignent plusieurs documents, dont une paroi du temple d'Abydos, montrant Sethi I et son fils Ramsès rendant hommage aux divinités et aux cartouches de leurs ancêtres.

Les épouses

Néfertari `

Néfertari était déjà reine avant l'an 1. Elle non plus n'est pas de sang royal mais ses origines restent obscures. Elle est peut-être originaire de Thèbes, ce qui expliquerait son nom d'*Aimée de Mout*. Christian Leblanc pense qu'elle serait originaire d'Akhmim, en Moyenne Egypte, et qu'elle aurait un lien de parenté avec le roi Ay.

Le fait qu'elle ait mis au monde le premier fils royal, Amonherkhepshef, a fait d'elle l'épouse principale du roi, la *grande épouse royale*. Elle porte également le titre d'*épouse du dieu*, titre inauguré par Ahmès Néfertari au tout début de la XVIII^e dynastie. Elle est omniprésente dans les représentations aux côtés de son époux. Ramsès II fait construire

deux temples à Abou Simbel qui devaient fonctionner ensemble, l'un dédié à Amon, Rê, Ptah et lui-même déifié, et le second à Hathor et son épouse Néfertari.

Il lui fait construire également une tombe somptueuse, entièrement décorée dans la Vallée des Reines, la QV 66. Elle disparaît en l'an 24 du règne ou du moins pendant la décoration de son temple d'Abou Simbel (entre l'an 24 et l'an 34).

Isisnefret

Alors que nous avons une documentation relativement riche concernant Néfertari, il n'en est pas de même pour Isisnefret.

Comme Néfertari, elle n'est pas de sang royal et là encore ses origines sont inconnues. Elle apparaît très tôt dans l'entourage du roi. Il est d'ailleurs très probable qu'elle appartenait au harem royal. Le mariage eut lieu probablement pendant la corégence, peu de temps après celui avec Néfertari.

Isisnefret n'apparaît jamais sur le devant de la scène pendant les vingt premières années du règne. Elle est absente des représentations commémorant des moments importants de règne. La place est laissée à Néfertari qui mit au monde le premier enfant mâle. Plusieurs éléments semblent toutefois la rapprocher de la famille d'Horemheb et en particulier le temple rupestre d'Horemheb, où l'on peut lire plusieurs dédicaces royales d'Isisnefret et ses enfants sur plusieurs parois, alors que Néfertari, habituellement très présente, y est, elle, complètement absente.

Les enfants :

Il est bien connu que Ramsès eut de nombreux enfants : trente princes sont nommés à Ouadi es-Seboua, vingt-neuf à Abydos, vingt-trois au Ramesseum, dix-huit à Louxor, huit à Abou Simbel et à Derr et cinq à Tanis. On dénombre finalement cinquante fils et cinquante-trois filles (en ne comptant

que ceux représentés sur les monuments). Nous nous contenteront de présenter ici les enfants principaux de ses deux épouses royales Néfertari et Isisnefret.

Les filles

Bentanat est la fille aînée de Ramsès II et fille d'Isisnefret. Elle est née avant même le couronnement de son père. Elle était donc prioritaire sur les autres filles du roi, y compris les filles de Néfertari. À Abou Simbel, elle apparaît comme *filles du roi* mais aussi comme *épouse royale*. Elle y est également représentée avec la dépouille de vautour, attribut des reines qui sont mères. Vers l'an 26, elle devient *grande épouse royale*, ce qui semble correspondre au moment où Néfertari décède. Bentanat aurait eu probablement une fille avec son père, dont l'existence est connue grâce à deux représentations d'une fille royale dans sa tombe de la Vallée des Reines (QV 71). Malheureusement, aucun nom n'est lisible.



Merytamon. Dessin d'Hanna Spiegl

Merytamon est une fille de Néfertari, mais pas sa fille aînée. D'après son emplacement sur les monuments, elle aurait eu deux sœurs aînées, Baketmout et Néfertari II. Mais ces deux princesses semblent disparaître très tôt. En effet, Merytamon et sa sœur

Hennouttaouy sont les deux seules filles de Néfertari à être représentées sur le devant du petit temple d'Hathor à Abou Simbel. Merytamon fait partie de ces enfants qui sont nés avant l'avènement de leur père.

Les fouilles du Ramesseum ont mis au jour en 1896 un buste d'une princesse ou d'une reine, en calcaire très blanc, rehaussé de couleurs, et aujourd'hui au musée du Caire. Le pilier dorsal comporte un texte mais la partie nommant la jeune femme est absente. A défaut de connaître son nom, les fouilleurs lui donnèrent le nom de « dame blanche ». Mais en 1981, les Égyptiens mettent au jour une statue à Akhmim de la princesse Merytamon, fille de Ramsès II. La statue ressemble en tous points au buste du musée du Caire qui put être enfin attribué à Merytamon.

Elle devient *épouse royale* probablement entre l'an 24 et l'an 26 du règne mais on ne lui connaît pas de descendance. Elle devient même *grande épouse royale* comme en témoignent son sarcophage et sa tombe, mais ce titre n'apparaît pas sur les monuments de son père.

Henouttaouy. Fille de Néfertari, elle apparaît au petit temple d'Abou Simbel. Elle naît après Baketmout, Néfertari II et Merytamon, soit probablement à la fin de la corégence de son père, soit au tout début de son règne.

On ne lui connaît aucun titre religieux, ce qui paraît étrange, mais peut s'expliquer surtout par le manque de documentation la concernant. Christian Leblanc a fouillé sa tombe de la Vallée des Reines (QV 73) en 1984. Contrairement aux tombes précédentes, la tombe a été creusée et décorée au préalable. Elle ne fut personnalisée que par la suite, à la mort de la princesse, comme en témoignent les cartouches laissés vides à l'origine et contenant un nom inscrit à l'encre et non sculpté comme le reste du décor. Dans sa tombe, elle porte le titre de *grande épouse royale* et de *fille royale*. On ne lui connaît aucune descendance, mais les représentations dans sa tombe, la montre toujours coiffée de la dépouille de vautour.

Les fils

Il convient de distinguer deux titres, celui de « premier fils du roi » (*s3 nswt tpi*) et celui de « fils aîné du roi » (*s3 nswt smšw*), qui ne signifient pas la même chose.

Le « *premier fils du roi* » est le premier né d'une lignée maternelle. Ce titre peut donc être porté par plusieurs princes de mères différentes. Lorsque disparaissait le premier fils d'une lignée, son frère cadet pouvait prétendre à ce titre, car il devenait le premier fils vivant de cette lignée.

Le « *fils aîné du roi* » est le premier fils du roi. C'est l'héritier au trône. On peut être premier fils du roi et ne pas être le fils aîné du roi. Ce titre peut être porté par le frère cadet si le fils aîné du roi décède.

Les fils de Néfertari

Amonherkhepshef

Premier fils du roi Ramsès et fils de Néfertari, qui devient alors l'épouse majeure. En tant que fils aîné, il occupe la première place dans le temple de Louxor, au Ramesseum dans les processions d'enfants royaux. Il reçoit une éducation militaire et va prendre part aux campagnes militaires de son père. Il obtient les grades de *commandant* et celui de *généralissime*. Il participe à la bataille de Qadesh. Mais en l'an 20/21, date du traité de paix entre Ramsès II et Hattousil III, c'est un autre fils royal, Meryatoum qui apparaît nommé comme le premier prince vivant du roi et de Néfertari, ce qui permet de dire qu'à cette date, Amonherkhepshef, ainsi que Parêherounemef et Mérirê étaient décédés.

Parêherounemef

Il est le troisième fils de Ramsès II dans l'ordre des princes, et le deuxième fils de Néfertari. On le retrouve à Abou Simbel à l'avant du petit temple. Il porte les titres de *dignitaire*, de *porte éventail à la droite du roi*, *scribe royal*. Également présent à Qadesh, il portait les titres militaires de *chef des archers*, et de *commandant de charrenie*. Il semble disparaître tôt, car il ne porte à aucun moment le titre d'héritier.

Meryatoum

Il est le seizième fils de Ramsès II. Il n'a participé à aucune expédition militaire, mais il est présent lors du traité de paix de l'an 21. Il est à ce moment là le premier des survivants mâles de cette lignée maternelle. La date de sa mort est estimée aux alentours de l'an 50 du règne de son père.

Les fils d'Isisnefre

Ramsès

Il fut l'aîné de cette lignée. *Scribe royal et porte éventail à la droite du roi*, il fit surtout une carrière militaire. On le voit participer à la bataille de Qadesh à Abou Simbel. Il est présent dans la plupart des processions de princes. Il devient fils aîné à la mort d'Amonherkhepshef avant la signature du traité de paix avec les Hittites. Sa mort semble survenir assez tard, vers l'an 52.

Khâemouaset

Présent mais très jeune à Qadesh, il participe au siège de Dapour de l'an 8. Ramsès II le choisit pour l'organisation de ses jubilés de l'an 30 à l'an 42. On voit pour ces occasions dans les chapelles rupestres d'Assouan et du Gebel Silsileh Ramsès II et Khaemouaset présentant des offrandes aux divinités.

En l'an 16, il est désigné par son père pour être le *grand prêtre de Ptah* à Memphis. Il entreprend alors de grands travaux d'aménagement du serapeum de Memphis, la construction d'un temple et réorganise le clergé consacré au culte du taureau Apis.

Il fait restaurer des monuments de ses ancêtres, comme les pyramides royales (tombe d'Ounas) et réaffecte des prêtres pour les temples funéraires de l'Ancien Empire.

Khâemouaset a été visiblement un personnage très populaire qui donna naissance à une légende, « les aventures de Satni-Khaemouaset » à l'époque romaine.

Merenptah

A la mort de Khâemouaset, c'est son frère, Merenptah qui devient l'héritier. Absent des campagnes militaires de Ramsès II, il dut

naître après l'avènement du roi. Peu attiré par la carrière militaire, il s'occupa beaucoup d'administration, en particulier dans le nord. On le trouve présent à Bubastis, Tanis, Pi-Ramsès, Athribis, Memphis.

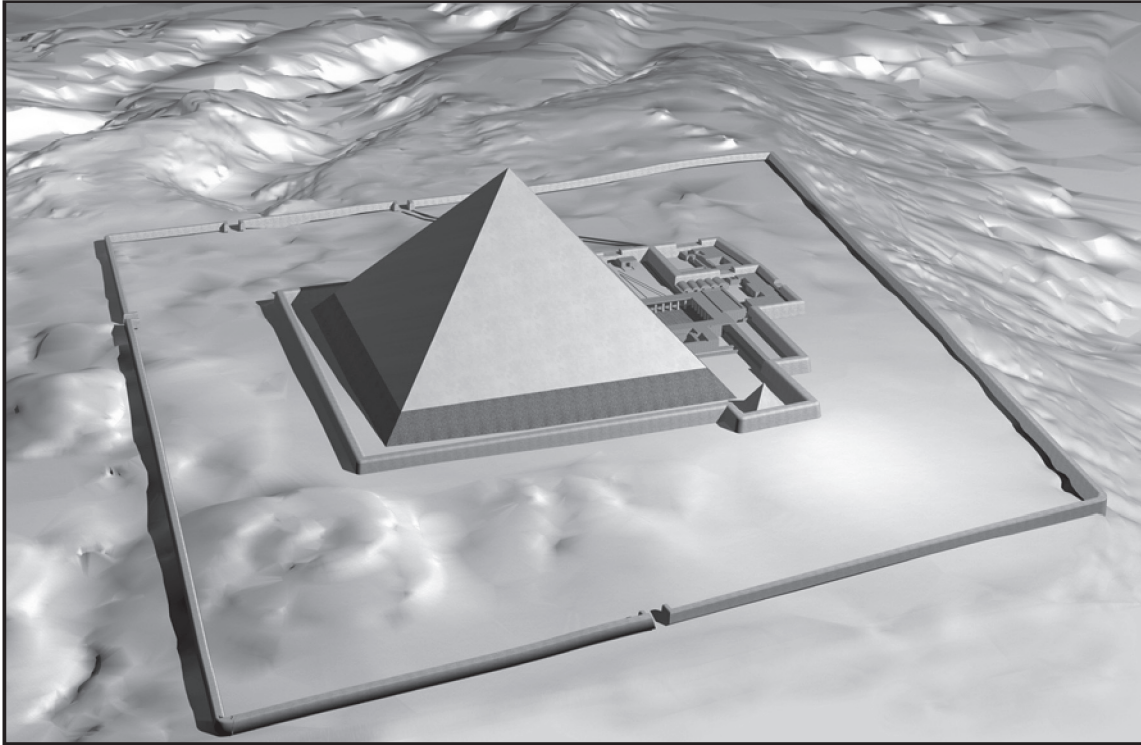


Ramsès II. Musée égyptien, Turin

Le long règne de Ramsès II a vu disparaître plusieurs de ses héritiers et c'est son treizième fils, Merenptah, qui monte sur le trône à la mort de son père en l'an 67. Il a alors une soixantaine d'années et va régner dix ans. Après la stabilité politique du règne de Merenptah, la XIX^e dynastie se termine sur une période troublée par les querelles familiales, qui allaient déstabiliser le pouvoir et mettre fin à la suprématie de l'Égypte.

Entre Khéops et Khéphren : bilan d'une enquête menée dans le complexe funéraire de Rêdjedef, à Abou Rawash

Par Michel VALLOGIA, égyptologue. Université de Genève
Conférence du samedi 17 novembre 2007. Salle des Archives Départementales. Grenoble



L'enquête que conduisent sur ce site l'Université de Genève et l'Institut Français d'Archéologie Orientale, soutenus par le Conseil Suprême des Antiquités, vise à une réévaluation du règne de Rêdjedef. En effet, si les témoignages historiques ont entraîné, dans le passé, des théories mal assurées, on observe aujourd'hui que les travaux effectués sur place appellent une révision du dossier de cette pyramide « inachevée » de la IV^{ème} dynastie. La démolition du monument, exploité comme carrière, a été plus intense qu'on l'avait supposé. En outre, si l'on considère que ces destructions apparentent leurs vestiges à ceux d'un chantier en activité, il devient loisible d'examiner quelques-uns des procédés de construction mis en œuvre dans cette réalisation. À Abou Rawash, le vraisemblable achèvement de la pyramide

royale a donc entraîné la recherche des autres composantes de ce complexe funéraire royal. Proche, par ses dimensions, de la pyramide de Mykérinos à Gîza, le « Firmament de Rêdjedef » mesurait environ 106 m. pour une hauteur de 67 m. Sur la pyramide, l'établissement d'une coupe longitudinale a mis en lumière l'importance du noyau central, dont la masse de l'*inselberg* représentait les 44 % de la superstructure ! Le rocher *in situ* ne conserve donc que le volume du noyau pyramidal et le rappel symbolique de la butte héliopolitaine, de laquelle est issu le soleil au matin du premier jour ! Dans son économie intérieure, la pyramide a conservé son aménagement en T, incluant une descenderie et un puits central, destiné à contenir le caveau royal. Ces infrastructures, complètement obstruées par des amoncellements de blocs et gravats,

furent progressivement dégagées, grâce à l'intervention de grues mobiles. Au centre de la pyramide, le puits n'a conservé que quelques traces de la chambre sépulcrale. Cette substructure, accessible depuis la descenderie, fut systématiquement démolie à l'époque romaine, lors de l'exploitation du site. Autour de la pyramide deux murs d'enceinte ont été édifiés, dotés de neuf portes monumentales. De plus, cinq structures interdépendantes sont liées au temple funéraire. A partir de l'accès oriental, deux travées d'habitats et un alignement de magasins entouraient une cour. Au sud-ouest, un cheminement s'ouvrait sur un édifice qui incorporait dans son sous-sol une cavité naviforme. Il a été observé que l'embarcation qui s'y trouvait était semblable à celle de Khéops, découverte en 1954 et exposée actuellement à Gîza. À l'ouest, une entrée s'ouvrait sur une cour dallée à portiques, conduisant à une salle hypostyle et des chapelles qui livrèrent autrefois des statues de la famille du roi. Au sud de cet espace, s'élevait la chapelle du culte royal. Enfin, une pyramide satellite a été édifiée à l'intérieur de l'enceinte du tétraèdre. Il s'agit, en l'occurrence, d'une petite pyramide (de 10,50 m. de côté), construite vers l'angle sud-est de celle du souverain. L'édifice fut remployé pour l'enterrement d'une reine, qui fut probablement une fille de Khéops et l'épouse de Rêdjedef. L'infrastructure du tombeau avait été pillée dans l'Antiquité (vraisemblablement à l'époque romaine, d'après la céramique découverte); néanmoins, une partie du mobilier funéraire était demeurée *in situ*. Au voisinage d'un sarcophage féminin de calcaire fin et des canopes de calcite, plusieurs éléments du trousseau funéraire furent retrouvés. Parmi ceux-ci figuraient les fragments de calcite d'un grand vase, aujourd'hui restauré. Cette coupe, à fond arrondi et bord ourlé, a conservé, sur sa face intérieure, une ligne d'hiéroglyphes finement incisés, nommant l'*Horus Medjedou* (« le bon tireur »-à l'arc-), suivi du cartouche de *Khoufou*

(Khéops). Ce vase constitua, peut-être, un présent royal du pharaon Khéops à sa fille, la reine Khentetenkai, connue par la statuaire d'Abou Rawash. Une autre coupe, de matière et de typologie identique, ayant appartenu à la reine Hetephérès I^{ère}, mère de Khéops, fut autrefois découverte parmi le mobilier de sa tombe à Gîza. Quant à l'édifice lui-même, il paraît traduire l'évolution d'un projet conçu comme pyramide cultuelle et ultérieurement transformée en tombe de reine.

Cette année, une ultime campagne de travail sur le site a permis, d'une part, de compléter les investigations consacrées au repérage de l'enceinte extérieure orientale du complexe funéraire et, d'autre part, d'achever la reconstruction partielle d'habitats, localisés dans l'espace oriental des installations cultuelles. Enfin, cette mission devait également procéder à la finalisation du dossier graphique des relevés archéologiques, utiles à l'élaboration de la publication de ces travaux.

Au terme de ces campagnes, le bilan archéologique établi à cette occasion conduit à une réévaluation historique avérée de la royauté du fils aîné de Khéops, autrefois considéré comme un renégat. La longévité de son règne – au minimum 22-23 ans – lui a non seulement permis de compléter le dispositif funéraire de son prédécesseur à Gîza, mais lui a aussi laissé le temps d'achever l'édification de sa propre pyramide à Abou Rawash. Ces travaux devraient donc contribuer à une révision de l'histoire de cette époque reculée en y adjoignant un volet archéologique méconnu jusqu'ici. Enfin, l'emplacement du site, qui s'inscrit dans une région actuellement menacée par l'urbanisation et l'exploitation du calcaire, appartient à une zone prestigieuse de l'ancienne nécropole royale memphite, dont il convenait de préserver le souvenir.

Saqqâra, les dernières découvertes.

Campagne 2007 de la Mission archéologique française

Par Philippe COLLOMBERT, égyptologue. Université de Genève.

Directeur de la Mission archéologique française à Saqqâra

Conférence du samedi 8 décembre 2007. Salle des Archives Départementales. Grenoble

Le plateau de Saqqâra, à 30 km au sud du Caire, est le cœur de la plus grande nécropole de l'Égypte ancienne.

La toute première pyramide, celle du roi Djoser, y est érigée et l'on y trouve regroupées toutes les « pyramides à textes » connues qui ont succédé aux grandes pyramides de Khéops, Khéfren et Mykérinos de Giza. Légèrement moins imposantes que leurs gigantesques ancêtres, elles ont l'immense privilège de conserver, gravés sur les murs de leurs chambres funéraires, les fameux *Textes des Pyramides*, le plus ancien recueil conservé de textes religieux de l'histoire de l'humanité, clé pour le pharaon, et pour lui seul, de l'accès à l'au-delà.

Le but premier de la *Mission archéologique française de Saqqâra (MafS)* est la recherche et l'étude de ces *Textes des Pyramides*, inscrits pour la première fois dans la pyramide d'Ounas, dernier roi de la V^e dynastie. La mission fouille donc et restaure parallèlement les complexes pyramidaux des rois de la VI^e et dernière dynastie de l'Ancien Empire égyptien (vers 2350-2200 av. J.-C.) avec l'espoir d'y trouver de nouvelles inscriptions.

Après celui du pharaon Téli, les monuments funéraires de Pépy I^{er} et de Mérenrê I^{er} ont été dégagés et systématiquement étudiés. Mais beaucoup de lacunes subsistaient encore dans le corpus des textes et il est très vite apparu nécessaire de rechercher les pyramides perdues de leurs reines, susceptibles d'avoir été elles-mêmes enterrées dans des monuments inscrits avec ces textes prestigieux, comme l'ont été plus tard trois des reines épouses du pharaon Pépy II : les reines Neit, Ipout II et Oudjebten.



À la recherche des reines de la fin de l'Ancien Empire

Les recherches ont commencé en 1988 dans la nécropole située autour de la pyramide de Pépy I^{er}, au cœur de la VI^e dynastie. Cette nécropole présente la particularité d'avoir bénéficié d'une occupation particulièrement intense, probablement la plus dense et la plus longue de l'Ancien Empire. Témoin notamment de sa notoriété l'emploi du nom même de la pyramide de Pépy I^{er}, «*Mennefer*», pour désigner l'antique capitale du pays, Memphis, toute proche, à partir de la fin de l'Ancien Empire.

Elle représente donc un cas unique spécialement intéressant et tout particulièrement propice à l'étude de l'évolution d'une nécropole royale, ayant été utilisée par plusieurs générations royales, bien au-delà du règne du seul Pépy I^{er}. Les fouilles ont d'ailleurs permis de trouver des preuves archéologiques de cette notoriété, puisque l'on peut actuellement suivre l'évolution de la nécropole depuis le règne de Pépy I^{er}

jusqu'au Moyen Empire au moins.

En réalité, qui connaissait-on comme épouses à Pépy I^{er} avant le début des travaux de la *MafS*? Une reine scandaleuse, compromise dans un complot de harem et dont le nom a disparu, et deux sœurs ou demi-sœurs, portant toutes les deux le même nom « Ânkhnespépy » formé sur celui du roi qu'elles vont épouser.

L'une des deux sœurs est seulement connue pour avoir donné naissance au pharaon Mérenrê I^{er}. L'autre sœur est un peu mieux documentée : c'est la mère du pharaon Pépy II.

Voilà l'état de la question dans les années quatre-vingt-dix.

Mais il fallait explorer la douzaine d'hectares proches de la pyramide royale. Par où commencer, quand on sait aussi qu'il faut dégager dix mètres de sable éolien accumulés au cours des millénaires avant d'atteindre le niveau antique ? Grâce au mécénat technologique d'Électricité de France, nous avons pu disposer d'une carte montrant des zones de plus forte résistivité, avec des restes de constructions probablement en calcaire et d'autres plus vraisemblablement de briques crues.

Très vite, les découvertes sur la nécropole de la famille royale, au sud de la pyramide du roi Pépy I^{er}, se sont multipliées. Une première pyramide était mise en évidence, celle de la reine **Noubounet**, jusqu'alors inconnue. Puis, juste à l'ouest de ce monument, les vestiges de la pyramide de la reine **Inének/Inti** ouvrant sur une véritable rue longeant à l'extérieur l'enceinte sud du monument du roi Pépy I^{er}. Il s'agit de personnages importants : Inének porte des titres éminents dont celui de vizir. Malheureusement, aussi exceptionnels qu'ils soient, aucun de ces monuments de reine-épouse de Pépy I^{er} n'avait livré de traces de *Textes des Pyramides*.

Les travaux ont donc été poursuivis vers l'ouest : un nouveau complexe funéraire était mis au jour, d'un tout autre type, avec une pyramide (**Sw**) et un temple construit

en briques crues, tous deux anépigraphes et appartenant vraisemblablement à un prince. Puis est apparue la pyramide de la reine **Mérétitès II**, d'époque plus tardive.

Le tombeau tant attendu de la reine-mère Ânkhnespépy II

Après l'ensemble ordonné et bien construit des monuments des reines Noubounet et Inének/Inti, la zone dégagée à l'ouest restait beaucoup plus complexe et déroutante. Aussi, pour tenter de comprendre l'espace où se sont installées Sw et Mérétitès, il a été décidé d'élargir encore la fouille vers l'ouest.

Et là, en avril 1997, à proximité de l'angle sud-ouest de la pyramide du pharaon Pépy I^{er}, est apparu un énorme linteau en granit pesant près de 17 tonnes, basculé sur le sol. Gravé du nom et de la titulature de la célèbre reine-mère **Ânkhnespépy II**, épouse du pharaon Pépy I^{er} et mère du pharaon Pépy II, il n'a plus les dimensions attendues pour une reine, mais bien celles du monument d'un roi.

Tous les efforts ont été concentrés, lors de la campagne 2000, sur les vestiges de la pyramide d'Ânkhnespépy II. Celle-ci semblait avoir été presque totalement détruite. Quelques fragments inscrits des fameux Textes des pyramides, retrouvés dans les déblais, laissaient cependant augurer d'une découverte spectaculaire. En mars, le sarcophage de la reine était atteint, superbe, taillé dans une belle pierre noire.

Et enfin, les *Textes des pyramides* cherchés depuis si longtemps étaient là, merveilleusement gravés et peints dans une belle couleur turquoise, comme ceux de Pépy I^{er}, Mérenrê I^{er} ou Pépy II, avec lesquels ils peuvent tout à fait rivaliser en qualité. Un angle de l'assise de base de la chambre funéraire était encore en place, gravé de colonnes de *Textes des pyramides* témoignant du désir d'éternité de la reine.

Soixante-dix ans après la sortie des sables

de la dernière pyramide à textes, la Mission découvrait donc la pyramide de la première reine connue à ce jour comportant les *Textes des Pyramides*. On peut espérer, grâce aux apports de cette nouvelle version, une compréhension meilleure de ces textes fondamentaux pour la connaissance de la spiritualité humaine. Leur présence dans cette pyramide particulière ouvre des perspectives nouvelles sur la reine-mère **Ânkhnespépy II**, femme de pouvoir qui a su dominer son époque au point de s'arroger, la première, ce privilège exorbitant réservé jusque là au seul pharaon : l'accès à l'au-delà et la renaissance à une vie éternelle grâce à la magie des *Textes des Pyramides*. Il faudra maintenant de nombreuses années pour exploiter, dans tous leurs aspects, les connaissances nouvelles que l'on peut en attendre.

Les campagnes suivantes ont permis de dégager entièrement l'intérieur de la pyramide et de retrouver un grand nombre de fragments inscrits de toutes tailles (au total, près de 1200 pièces), qui retrouveront un jour leur place sur les parois de la chambre funéraire de la reine.

L'imprévisible : La reine **Ânkhnespépy III et la prêtresse d'Hathor**

Suivant notre programme de dégagement systématique de l'ensemble de la nécropole, les fouilles se sont ensuite poursuivies vers le nord. Enclavée dans un décrochement du complexe funéraire de la reine **Ânkhnespépy II**, mère de Pépy II, une petite pyramide inattendue avait révélé en cours de fouilles l'existence d'une autre reine **Ânkhnespépy**, cette fois épouse de Pépy II. Cette nouvelle pyramide paraissait pourtant bien médiocre, même si le programme architectural restait fonctionnel. La chambre sépulcrale était sévèrement détruite. Des fragments décorés retrouvés dans les déblais montrent cependant qu'elle était ornée, partiellement du moins, de « façades de palais » bien connues dans

la décoration funéraire de l'Ancien Empire. Une ligne de hiéroglyphes tout autour du caveau donne le nom et les titres de la reine, fille de Mérenrê I^{er} et épouse de Pépy II.

Sur la stèle du sanctuaire, l'ajout du titre de « *mère du roi* », sans autre commentaire, montre que la reine **Ânkhnespépy III** est devenue mère royale, sûrement à titre posthume.

Dans la partie ouest inachevée du complexe funéraire de la reine-mère **Ânkhnespépy III**, un mastaba sera construit à la Première Période Intermédiaire. Un tout petit trou de voleur de 20 cm de diamètre, percé dans la paroi est du caveau, sous le mastaba, a permis d'apercevoir une seconde petite tombe remplie de gravats. Ouvrant au nord, elle est construite en calcaire et peinte de magnifiques couleurs fraîches, sans gravure préalable ; les parois sont décorées des scènes usuelles à la fin de l'Ancien Empire. La défunte est une jeune fille : « *Seul ornement du roi, connaissance du roi, prêtresse d'Hathor, **Ânkhnespépy**, au beau nom d'Ânkhsen* ».

La situation de cette petite tombe, partiellement engagée sous la pyramide au-dessous de sa première assise ouest, est insolite : que vient faire dans un complexe royal, sous le pavement d'une pyramide de reine, la dernière demeure d'une petite princesse, qui porte le même nom que ces reines qui l'entourent ? Dans le puits d'accès au caveau, on retrouvera une élégante statuette d'Ankhsen, en bois, haute de 38 cm.

Vers l'inconnu : la chute de l'Ancien Empire

Au nord du monument de la reine-mère **Ânkhnespépy III**, là où nous attendions l'extrémité du complexe funéraire et son mur d'enceinte, est apparue la face sud d'une petite pyramide, de 13,1 m (25 coudées) de côté dont le ravalement est resté inachevé. Construite dans une fosse creusée au niveau du sol, la chambre funéraire ouvre au nord sur un puits de belle pierre maçonnerie qui se

perd dans le massif grossièrement assemblé de la pyramide inachevée.

La tombe a été découverte complètement pillée. Du matériel funéraire, ne subsistent que quelques débris d'un ou plusieurs bateaux de bois. Les quelques vestiges de parois encore en place présentent, en simple esquisse à peine soulignée de couleurs, l'équipement funéraire du défunt. Au-dessus une ligne de texte indique : « *Le chef des scelleurs, Rêhêrichefnakht* ». La fouille du tombeau de Rêhêrichefnakht, structure érigée vers le tout début du Moyen Empire, a révélé plusieurs faits d'importance. Tout d'abord, les textes funéraires inscrits sur les parois du tombeau forment une sorte de chaînon manquant entre les *Textes des Pyramides* de l'Ancien Empire et leurs successeurs du Moyen Empire, les *Textes des Sarcophages* (voir C. Berger, A. Labrousse, « La tombe de Rêhêrichefnakht à Saqqâra-Sud. Un chaînon manquant ? », *BSFE* 164, 2005, p. 14-28). Le tombeau de Rêhêrichefnakht se présente donc comme un témoin capital pour reconstituer l'histoire de la transmission de ces textes funéraires, le premier corpus textuel mondial. Avec Ânkhnespépy II une première brèche s'ouvrait : le roi dieu n'était plus le seul à bénéficier pleinement de l'immortalité ; avec Rêhêrichefnakht, c'est une tout autre époque qui commence avec l'accaparement par de simples particuliers des textes sacrés. Par ailleurs, deux mille fragments de chapelles miniatures ou de petits monuments votifs ont été mis au jour, réemployés pour constituer le massif de la pyramide de Rêhêrichefnakht. Tout ce matériel, constitué essentiellement de stèles, de tables d'offrandes, de linteaux et de panneaux latéraux, déposé en hommage dès la fin de la VI^e dynastie dans le cimetière de la famille du roi Pépy I^{er}, nous entraîne à la découverte de la société memphite de la Première Période Intermédiaire. L'étude approfondie de cette riche documentation devrait également nous permettre d'affiner les critères de datation connus et peut-être d'en définir de nouveaux.

La pyramide de Béhénou.

Continuant les dégagements vers le nord, la Mission découvrait les vestiges du mur d'enceinte d'un autre complexe pyramidal. Celui-ci promettait immédiatement d'être d'importance, car les blocs qui constituaient la base du mur d'enceinte étaient d'un module bien supérieur au module habituel des constructions des reines (2 coudées de haut au lieu de la coudée habituelle). Très rapidement, apparut, derrière ce mur, une série de magasins. La face sud de la pyramide elle-même ne devait pas tarder à suivre. Assez exceptionnellement, le revêtement en beau calcaire fin de Tourah de la pyramide était conservé par endroits sur cinq assises de haut.

Le dégagement de la pyramide se poursuit l'année suivante, permettant, grâce aux fragments de décoration recueillis dans le temple de culte, d'identifier la propriétaire : la reine Béhénou. Des fragments de *Textes des Pyramides* au même nom, retrouvés en surface en 2006, proviennent de toute évidence du caveau de cette pyramide. Bien que la chambre funéraire, située sous la pyramide, n'ait pas encore été fouillée, on peut se faire une idée de la décoration et des textes qui y étaient gravés. La documentation est encore très limitée : 200 blocs de calcaire, souvent des éclats ou des fragments sciés sur une ou plusieurs faces ont été repérés ; ils témoignent d'un atelier de débitage en dalles d'environ 3 cm d'épaisseur, à la fin du XIX^e siècle.

Dans le prolongement de la face sud de la pyramide de la reine, une petite pyramide satellite de 5,50 m de côté fut retrouvée. Retrouvée complètement pillée, la chambre ne recelait plus qu'une importante quantité de céramiques en général communes.

La partie intime du temple de culte de la reine Béhénou, sur la face est, a été ensuite complètement dégagée. La paroi ouest recevait une stèle aujourd'hui disparue,

précédée d'un autel creusé d'une table d'offrande grossière : d'une petite cupule centrale, les libations liquides s'écoulaient par l'intermédiaire d'une rigole jusque devant l'autel où ils devaient être recueillis dans un récipient. Une partie du matériel de culte fut aussi retrouvée à cette occasion, avec en particulier des éléments de statuettes en pierre. Parmi ces débris a été retrouvée une tête de qualité exceptionnelle représentant la reine Béhénou coiffée d'une perruque courte, les yeux incrustés.

De nombreux fragments de la décoration du sanctuaire ont été recueillis. Au nord comme au sud, la reine était représentée assise respirant un vase à parfum tandis que se présentaient devant elle des porteurs d'offrandes. Les fragments les plus intéressants conservent la tête de la reine, sans la dépouille de vautour réservée aux reines mères avec, à l'avant, une partie de ses titres et une exceptionnelle pancarte-menu du type de celle réservée au roi (cf. M.-N. FRAISSE, « La Pancarte d'offrandes de la chapelle nord de la pyramide d'Ânkhesenpépy II », *RdE* 53, 2002, p. 235-240, fig. 1-3). Un jambage de porte en granit a aussi été recueilli : une inscription y mentionne le nom de la reine, figurée en pied, respirant une fleur de lotus épanoui. Un fragment isolé porte en outre le titre : « *épouse du roi* ». Le seul cartouche recueilli porte le nom d'un roi Pépy dont on ne sait si elle est la fille ou l'épouse. Ce point chronologique est particulièrement crucial pour la bonne compréhension de l'évolution diachronique de la topographie de la nécropole et, plus important encore, pour l'histoire de la diffusion des *Textes des Pyramides* ; car si Béhénou s'avérait être épouse de Pépy I^{er}, elle deviendrait du même coup la première reine de l'histoire égyptienne à bénéficier de ces textes et notre vision de l'appropriation de ces textes initialement réservés aux seuls rois puis attribués aussi à leurs reines en serait très largement modifiée...

Histoires de scorpions, reptiles et autres Du réel au fantastique

Par Jean-Claude GOYON, Égyptologue
Conférence du samedi 12 janvier 2008. Salle des Archives Départementales. Grenoble



Pour qui voyage ou séjourne dans la vallée du Nil de nos jours, la crainte des reptiles ou des arachnides venimeux qui fut celle des vieux Égyptiens ne paraît guère justifiée. Il n'en va pas de même pour ceux qui fréquentent les bordures du désert ou les chantiers de fouilles. Cobras noirs, vipères à cornes ou souffleuses ne s'y rencontrent pas tous les jours. Mais, par temps froid, c'est là que sévit encore le scorpion jaune d'Égypte, *Androctonus Australis*. Certes moins dangereux que son congénère noir d'Afrique orientale, son venin peut être mortel pour un enfant ou un être humain affaibli.

À la fois redouté et tenu pour une émanation du divin, cet arachnide à la double nature a occupé une place importante dans l'imaginaire comme dans la vie quotidienne des sujets de Pharaon. On voit ainsi tout

au long de leur histoire se multiplier les formules de conjuration de l'être maléfique où la protection divine est invoquée contre sa piqûre. Ainsi, par exemple, trouve-t-on cette phrase-clé : «*Vois, je suis le petit enfant de Rê au milieu de la Divine Corporation ; je conjure les scorpions!*», sous l'intitulé *Autre formule de conjurer les scorpions* du Papyrus de Leyde I 349, II, 1-4 (XX^e dynastie). En se qualifiant ainsi, le conjurateur du venin établit qu'il possède le pouvoir, à la fois créateur et destructeur, de celui qui a donné l'existence au scorpion et qui peut toujours la lui retirer, mais qui, surtout, peut en faire un instrument de punition contre l'impie. Tous les êtres venimeux ont ainsi une double nature qui peut faire d'eux des auxiliaires divins, comme le montre la légende de Rê et Isis-scorpion en vogue au Nouvel Empire.

On racontait ainsi comment Isis était devenue la magicienne universelle en extorquant à Rê sa parole créatrice de vie. Pour atteindre son but, elle prit la forme d'un scorpion et se glissa sous les pieds divins qu'elle piqua de son dard. Aux hurlements de douleur succédèrent fièvre et délire. Grelottant, la bave aux lèvres, Rê répétait :

«*J'ai marché sur une chose brûlante et tout mon corps est embrasé ! Et voilà que je ne peux savoir ce que c'est et ma vie s'en va !* ». Alors Isis reprit son apparence normale et dit à Rê: «*Révèle-moi quel est le nom qui est tien pour donner la vie et je te la rendrai. C'est un scorpion qui t'a piqué*». Quand Rê, en un souffle, eut révélé qu'il était «Celui dont la parole crée tout ce qui existe», Isis le rendit à la vie et devint ainsi la «Magicienne imposante» *Ouret-hekaou* qui dompte tous les êtres venimeux et accorde la vie sauve à ceux qu'elle aime. Dès la XVIII^e dynastie, toute une imagerie illustre ce thème. D'abord, on voit apparaître une Isis «au scorpion» dame du ciel en Haute-Égypte et en Nubie qui porte l'arachnide au front et celui-ci est même intégré à une coiffe royale portée par la reine Tiy, épouse d'Aménophis III (ThT 217 Amenemone). Isis-scorpion est nommée alors *Hededyt* et incarne un état de l'Œil de Rê, celui d'une puissance redoutable susceptible de tuer. Sur les monuments ou en ronde bosse, cette manifestation de l'Œil de Rê devient un scorpion à tête de femme porteuse de la couronne d'Isis-Hathor, qu'il faut se garder de confondre avec Selqis. L'emblème vivant de cette dernière est une nêpe (*Lethocerus fakir*) dont l'apparence fait qu'on l'appelle parfois «scorpion d'eau». Dans la tradition des «enfance d'Horus», Isis-*Hededyt* est la conjuratrice suprême des dangers rampants et grouillants comme l'indique la proclamation accompagnant l'image sur la stèle Metternich ou la statue guérisseuse 1065 de Naples :

«*Je suis Isis, dame des sortilèges, qui met en œuvre les sortilèges en disant ces paroles: "Obéis-moi toute gueule qui mord, < tout ce qui pique avec sa queue >, tombe au sol, venin du scorpion-mestet, et tu ne peux plus courir ! Venin du scorpion mestetef, tu ne peux plus te concentrer ! Venin des scorpions petet, ou tjetet, tu ne peux plus circuler ! Scorpion-matet, tombe au sol, < et, de même, Toi, toute gueule qui mord "* (VI, 59)».



Ces caractères d'essence divine attribués à l'image du scorpion ont conduit encore à le placer parmi les constellations du ciel nocturne et, bien avant que l'arachnide devienne signe du zodiaque, il figurait sur les premières cartes du ciel dressées par les astronomes d'Égypte.

Seules deux catégories d'ophidiens abondants dans la Vallée, sont d'une nature réellement

dangereuse : les vipéridés et les élapidés. Pour la première, le céraste *Cerastes Cerastes* ou vipère à cornes, et la vipère souffleuse *Echis carinatus* sont connus depuis les origines du pays et le signe alphabétique de la consonne F s'écrit en utilisant l'image du céraste. Les officines de médecine sacrée possédaient des répertoires, tels le «Traité d'ophiologie» du papyrus Brooklyn 47.218, 48 et 85, décrivant en détail les reptiles, la dangerosité de leur morsure et d'éventuels remèdes.

Au côté du céraste figure le cobra noir ou *naja Haje*.

À son propos, un autre manuscrit (P. Brooklyn 47.218.138) donne une formule pour opérer sa capture en l'aveuglant avec une forte lumière, comme on le fait encore dans le Sud du Maroc.

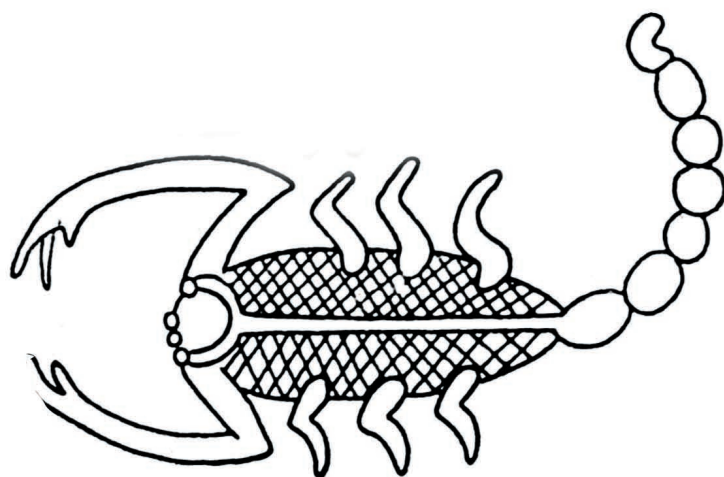
On peut l'annihiler, mais comme le scorpion, le cobra possède une double nature. Le venin qu'il crache avant de frapper provoque de terribles et douloureuses brûlures sur les parties atteintes. C'est pourquoi l'élapidé incarne l'uræus, feu de l'Œil de Rê, auxiliaire divin placé sous la coupe d'Isis-Hathor-Sekhmet, dame des uræus, qui le déchaîne ou le maîtrise, selon la volonté de Rê-Atoum. Contre la rébellion du serpent porteur du brasier de son œil, celui-ci a aussi des auxiliaires vivants, l'ichneumon, espèce de mangouste dite «rat de pharaon», prédateur naturel de tout ce qui rampe, et la musaraigne, qui passent ainsi pour des manifestations animées du créateur de toutes les formes de vie.



Mémoire du temps disparu des reptiles géants comme le python *seba* qu'avait connu l'Est africain, on imaginait et représentait de gigantesques serpents, tel celui du «Conte du Naufragé». Barbu et long de plus de quinze mètres, il était, néanmoins, débonnaire. Il n'en allait pas de même avec Apopis, à la fois «seigneur de l'éternité» et monstre du chaos qui s'oppose à la bonne marche du temps et de l'univers. Ces êtres mythiques ont nourri l'inspiration de ceux qui devaient figurer les reptiles fantastiques que l'on croyait voir dans les amas d'étoiles de la voûte céleste. Pourvus d'ailes ou de pattes, de têtes diverses, ils comptent dans leurs rangs, sur les plafonds

astronomiques ou certains objets de piété, les reptiles des trente-six décans de la sphère du ciel. Ces serpents étranges étaient régis par l'Œil de Rê, Sekhmet dame des décans, qui, pour Rê-Atoum, présidait au destin des humains. Et beaucoup de vieux Égyptiens ont jadis porté en pendentif une réplique de faïence du reptile bizarre dont l'image occupait le canton du ciel qui marquait le temps de l'année correspondant au jour de leur naissance.

Bien des réminiscences de ces croyances du passé des vieux Égyptiens font partie, aujourd'hui encore de notre approche du monde. Le Scorpion figure toujours en bonne place dans les horoscopes modernes, de même que les décans, même si ce ne sont plus des serpents qui marquent leur place dans notre vision du ciel nocturne. Comme Apopis, le mal incarné et permanent est devenu dragon et il est, parfois, demeuré serpent sous les pieds de la Vierge Marie. L'ichneumon ou Isis-Hededyt, Hathor-Sekhmet sont remplacés par Saint Georges ou Saint Michel, mais, pour beaucoup d'entre nous, c'est toujours la toute puissance d'un divin créateur qui dompte ce qui rampe, menace et tue parfois.



Histoires de momies

Par Marie-Christine GRABER, égyptologue et médecin anesthésiste
Conférence du samedi 5 avril 2008. Salle des Archives Départementales. Grenoble

Lorsqu'on pense « Égypte », deux images s'imposent immédiatement à notre esprit : les pyramides et les momies ! Malgré des destructions massives (incendies) ou leur utilisation comme remède à tout faire (la *mumia*), des milliers de momies, témoins d'un passé millénaire nous sont parvenues pendant des siècles, pour la plupart en bon état ; parfois même le nom et des éléments biographiques du défunt nous sont connus. Le terme de « momie » vient du persan *mumia*, dénomination du bitume (matériau d'origine pétrolière surgissant du sol) dont la couleur noire évoquait celle des momies que l'on croyait traitées avec cette substance.

Étude scientifique des momies

Outre le recueil d'informations d'ordre biologique ou historique, l'étude des momies permet de préciser les processus de la momification. Elle se fait à plusieurs niveaux : individuel (étude d'une momie isolée) ou collectif (épidémiologie d'une nécropole). Chronologiquement, l'étude scientifique des momies a progressé dans le sens d'une meilleure préservation de l'intégrité corporelle.

L'étude des momies a commencé au XIX^e siècle par des séances de « débandelettage » dans le cadre de réunions plus mondaines que scientifiques qui n'ont que rarement livré des comptes-rendus. L'autopsie devient « scientifique » au début du XX^e siècle. Il s'agit d'études pluridisciplinaires nécessitant des moyens de plus en plus complexes mais dont l'issue est de moins en moins délabrante.

Cette étude se fait sous la direction d'un égyptologue, spécialiste de la religion, archéologue et épigraphiste, dont le rôle est de vérifier les rites (par exemple : la conformité de la mise en place des bandelettes selon les textes qui régissent les pratiques religieuses), les écrits (sur les linceuls ou encore les textes funéraires), ainsi que les circonstances archéologiques de la découverte.

Il s'y associe :

- des médecins : radiologues, dentistes, anatomopathologistes ; ils étudient les pathologies, les circonstances de la mort, l'état nutritionnel,

- des chimistes : ils analysent la composition des résines, baumes, et autres substances utilisées.

- des spécialistes des pollens, des spécialistes des tissus (bandelettes).

Pratiquement chaque université a apporté sa contribution à l'étude d'une ou plusieurs momies. L'amélioration des techniques d'imagerie et la reconstitution en 3D permettent de recueillir des informations fiables tout en respectant l'intégrité corporelle et même le maintien de la momie dans son cercueil.

Enfin des projets faisant appel à des équipes de médecine légale avec des sculpteurs (comme dans la police scientifique) permettent, à partir du scanner 3D, de restituer le visage du défunt.

Les études biologiques ont été beaucoup utilisées (groupes sanguins et cheveux) et connaissent actuellement une véritable frénésie avec les développements de la biologie moléculaire et, en particulier, l'étude de l'ADN ancien dont les résultats commencent à présenter un intérêt lorsque les prélèvements sont réalisés sur des tissus humains momifiés. En effet en prélevant des échantillons protégés de toute contamination récente ou ancienne et en extrayant puis en amplifiant l'ADN mitochondrial, mieux conservé que l'ADN nucléaire, des

informations intéressantes peuvent être obtenues : liens de parenté de momies au sein d'une même nécropole, preuve de l'existence de la tuberculose dès les temps les plus anciens. Cependant la méthode reste encore difficile à mettre en œuvre du fait de la destruction par la momification elle-même des structures cellulaires. La pulpe dentaire est le matériau de choix pour cette technique.

Ces études scientifiques de momies permettent de préciser certaines des pathologies dont souffraient les anciens Égyptiens mais aussi d'accroître nos connaissances sur leur mode de vie.

L'étude collective d'une nécropole permet de se faire une idée plus précise de l'état de santé des anciens Égyptiens : état de nutrition, maladies professionnelles (fractures, arthrose), prévalence de certaines pathologies : tuberculose, bilharziose, parasitoses digestives ou urinaires, parfois même survenue d'une épidémie.

La momification, acte sacré.

Pourquoi l'Égyptien en est-il venu à momifier ses défunts ? Il y a intrication de deux facteurs :

-physique : en observant la dessiccation naturelle des corps et leur conservation par le climat et le sable chaud,

-religieux : la mort physique est pour les anciens Égyptiens la dissociation des constituants de l'homme : le corps, le *baï*, le *ka*, le *shout*, le nom et l'*akh*. Pour la vie dans l'au-delà (tout défunt est un Osiris), il y a nécessité de l'intégrité corporelle. Pendant des millénaires, l'Égyptien a tenté de lutter contre l'anéantissement du corps.

Les techniques de momification se cherchent et s'affinent ; elles ne s'adressent d'abord qu'au roi puis, comme les textes funéraires, se « démocratisent » et, à la Basse Époque, c'est une véritable industrie de la momification qui se met en place.

Le mode opératoire est connu pour les périodes tardives (Hérodote), à partir de

l'époque ptolémaïque. Les textes funéraires actuellement étudiés ne comportent pas la partie proprement « chirurgicale » de la momification. Les rites sont connus à partir de l'onction de la tête (Livre de l'embaumement). La qualité des momies est variable, son apogée se situant fin XVIII^e et XIX^e dynasties.

Le lieu de la momification est en théorie situé sur la rive occidentale du Nil : c'est dans la « *ouabet* », vraisemblablement une tente contenant une table en calcite, et rapidement après le décès, que commencent les opérations. Celles-ci impliquent une logistique d'éliminations des déchets et eaux usées (tout se garde).

La durée totale est classiquement de soixante dix jours. C'est le temps que durent les procédures de momification et le deuil ; c'est aussi la durée d'invisibilité de l'étoile Sothis (Sirius) qui annonce l'arrivée de la crue et donc du renouveau, de la vie.

La momification comprend plusieurs étapes. On procède tout d'abord au lavage, avec lustration à l'eau sainte et fumigation à la résine de térébinthe (*sntr* pour « rendre divin »), épilation, puis on applique une lotion antiseptique au henné.

L'intervenant suivant est le paraschiste : avec son couteau de pierre dure (obsidienne ?) il pratique l'incision dans la fosse iliaque gauche pour permettre l'éviscération des intestins, du foie, de la rate, (curieusement les reins ne sont pas individualisés, peut-être en raison du rôle de la graisse périrénale ?). De la main gauche, il effondre une partie du diaphragme pour accéder à l'intérieur de la cage thoracique et enlever les poumons et la trachée, puis le cœur en dernier, qui sera remis en place. Les viscères sont répertoriés selon les quatre points cardinaux et sont placés dans des vases canopes ou façonnés en paquets canopes (« canope » : terme utilisé à partir du XIX^e siècle et dû à la confusion avec le culte grec utilisant des urnes funéraires dans la ville de Canope).

L'excérébration se pratique par effondrement,

à l'aide d'un crochet (introduit encore pour des raisons rituelles par la narine gauche), de la lame criblée de l'ethmoïde, suivi de l'injection de substance caustique (eau + natron + huile de genévrier) au moyen d'un entonnoir à bec verseur ou un cuilleron et du recueil postural des humeurs cérébrales. On procède ensuite au séchage et à l'instillation d'un baume ou d'une résine lors du rituel funéraire.

Après un nouveau lavage et salage par le taricheute, avec des sachets de natron et des aromates, le corps subit une dessiccation au soleil pendant environ dix jours. Ensuite il est pratiqué des massages avec des onguents et des baumes, puis l'introduction de résines dans les cavités (en particulier la boîte crânienne) et le rembourrage pour donner un aspect « vivant » ainsi que l'application de tampons nasaux, labiaux et de « prothèses oculaires ».

Puis débutent les procédures de bandelettage, opération complexe selon un rituel en onze rubriques actuellement connues, avec application de points de résine ou d'huile-onguent à valeur à la fois antiseptique et sacrée. Ces opérations s'accompagnent de la lecture de textes dans un ordre rigoureux par l'officiant (celui-ci portant vraisemblablement un masque d'Anubis). Les doigts sont bandelettés un à un. La mise en place des bandelettes se fait en plusieurs couches dans lesquelles sont intercalées les amulettes selon des rites précis. Parfois les bandelettes sont recouvertes de couches d'or ou de peinture dorée. La momie est ensuite recouverte du linceul, parfois même ce linceul bénéficie d'un tressage complexe.

La procédure s'accompagne de la récitation de formules rituelles : rites de l'embaumement, de l'ouverture de la bouche et Livre des respirations.

Puis se pratique la mise en cercueils emboîtés et le transfert dans le caveau (cérémonie des funérailles). La typologie des enveloppes varie au cours des siècles.

D'abord réservée au roi, la momification est ensuite pratiquée pour les courtisans, ceux qui bénéficient d'un privilège royal, les membres des grandes familles et petit à petit, pour tout le monde y compris les animaux.

Plusieurs classes de momification sont décrites en particulier par Hérodote. La première classe est celle que nous venons de décrire. La deuxième classe ne comporte pas d'éviscération mais une dissolution par l'injection dans les voies naturelles d'huile de cèdre qui liquéfie les viscères. Il y a eu, au cours des siècles, des tentatives d'utilisation de cette méthode même chez les princesses royales mais les résultats étaient moins bons que lorsque le corps était éviscéré. La troisième classe ne comportait que le traitement des intestins avec de la « *syrmaia* ? » et le salage.

Il y a même des fausses momies !

Les instruments utilisés étaient spécifiques : couteaux en pierre dure, scalpels, crochets, bords verseurs, bandelettes (lin fin, vieux vêtements, voile de bateau), sachets de natron, résines de conifères et de pistachier, cire d'abeille, aromates, baumes et huiles.

Les momies royales : notes et anecdotes

La plus ancienne momie royale entière qui nous est parvenue serait celle du roi Merenrê de la VI^e dynastie. Elle a été trouvée à Sakkara par Maspéro.

Les techniques de momification ont atteint un degré d'excellence au cours des XVIII^e et XIX^e dynasties. C'est dans la région thébaine, dans la vallée des Rois et dans la cachette de Deir el-Bahari qu'ont été miraculeusement conservées les dépouilles des plus grands pharaons et de certains membres de leurs familles.

Youya et Touyou (KV 46 ; 1905), parents de la reine Tiyi conservent une expression remarquable. Maherpra (KV 36) jeune général d'Amenophis II, trouvé par V. Loret en 1899 porte sa perruque frisée.

Deux découvertes étonnantes vont permettre la

mise au jour de nombre de momies royales : à Deir el-Bahari en 1881, parmi les 53 momies retrouvées, on a pu reconnaître : Seqenenrê-Taâ, mort au combat des blessures infligées par les Hyksos ; la reine Ahmès –Inhapy ; Thoutmosis II, mari d'Hatshepsout ; Sethy Ier ; Ramses II, dont la dépouille a montré des pathologies sévères : athérome, abcès dentaires ; Henouttaouy et Nedjmet (XXI^e dynastie) auxquelles les joues gonflées de bourrage tentent de donner un aspect « vivant ».

De la tombe d'Amenophis II (KV 35), deuxième cachette royale, découverte par Victor Loret en 1898, dix-sept dépouilles nous sont parvenues : Merenptah, comme son père Ramsès II, porteur d'une artériosclérose ; Siptah victime d'une poliomyélite ou d'un pied-bot ; Ramsès V dont la peau présente des stigmates évoquant la variole ; Thoutmosis IV, au visage émacié, porteur de tumeurs cutanées que l'on retrouve dans sa lignée ascendante jusqu'à la reine Ahmès.

« Le prince à la belle chevelure », « la femme âgée » et la troisième momie « au faciès dévasté » suscitent bien des hypothèses dont aucune, malgré un battage médiatique considérable, n'a pu apporter une preuve d'attribution à Tiye ou Nefertiti.

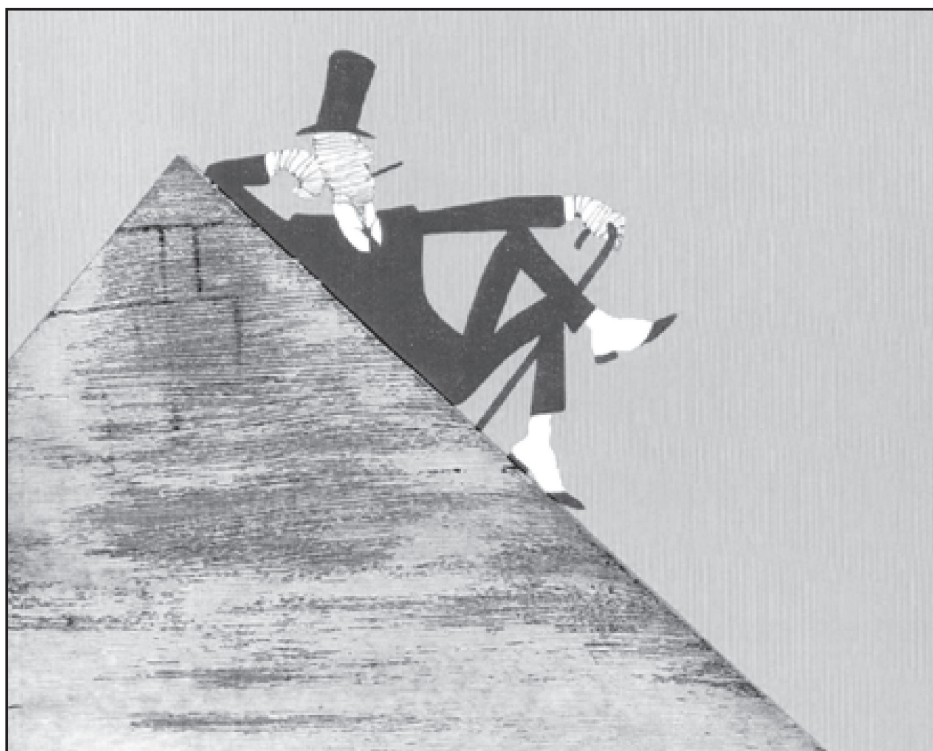
L'identification de certaines momies royales retrouvées dans des circonstances particulièrement romanesques doit encore être précisée :

Ramsès I, initialement « membre » de la cachette de Deir el-Bahari, a été retrouvé à Niagara Falls, vendu à Atlanta et finalement rendu à l'Égypte où il est actuellement exposé au musée de Louxor.

Est-ce Hatshepsout la femme de la tombe KV 60 dont l'identification repose sur une dent ?

Les circonstances de la mort de Toutânkhamon restent encore bien mystérieuses, bien que l'hypothèse d'un sepsis consécutif à une fracture ouverte du fémur soit plausible. La restitution récente de son visage en 3D et le travail du sculpteur méritent d'être soulignés.

Enfin qui donc est la momie de la tombe 55 ? Heureusement qu'avec les centaines de momies conservées, soit dans les musées du monde, soit sur ou sous la terre d'Égypte, des générations d'égyptologues vont encore pouvoir se consacrer à leur passion et faire bénéficier l'humanité de la connaissance de cette si vénérable civilisation.



Du Sahara à l'Égypte : Héritage culturel commun ?

Par Christian DUPUY, Archéologue africaniste,
Conférencier en Universités Tous Âges

Conférence du samedi 17 mai 2008. Salle des Archives Départementales. Grenoble

La linguistique et la préhistoire sont les deux disciplines susceptibles de nous renseigner sur la proximité culturelle des populations qui évoluaient en Afrique septentrionale avant que l'aridité croissante du Sahara n'entraîne leur dispersion à partir du IV^e millénaire av. J.-C. Parmi les dizaines de langues parlées aujourd'hui dans le nord de l'Afrique, le berbère et, dans une moindre mesure, les langues tchadiques, sont celles qui se rapprochent le plus de l'égyptien ancien. Ces langues appartiennent au groupe « afrasien » (diminutif d'« afro-asiatique », lui même synonyme de « chamito-sémitique »), à la différence des autres langues qui, elles, s'intègrent dans les groupes « nilo-saharien » ou « niger-congo-kordofanien ». La proximité linguistique du berbère et de l'égyptien ancien constitue à ce jour un indice sérieux en faveur d'un héritage culturel commun entre l'Égypte et le Sahara. La glottochronologie situe leur genèse vers 6000 av. J.-C., en un lieu et selon des circonstances impossibles à établir sur des bases lexicales. Les données archéologiques confirment-elles cette hypothèse, voire mieux, la précisent-elles ? Afin de répondre à cette question, notre enquête sera centrée sur l'époque d'émergence supposée du berbère et de l'égyptien ancien. Le IX^e millénaire av. J.-C. constituera la limite inférieure du cadre chronologique étudié, le IV^e millénaire av. J.-C. sa limite supérieure. Un changement majeur s'opère au cours de cette période dans le nord de l'Afrique : l'apparition de l'élevage et de l'agriculture dans le courant du VI^e millénaire av. J.-C., alors que les stratégies de subsistance étaient basées jusque-là sur la chasse, la collecte et, parfois, la pêche.

Les derniers chasseurs collecteurs

Vers la fin du IX^e millénaire av. J.-C., le Sahara central s'individualise de l'Égypte par l'apparition de récipients de terre cuite. Les poteries retrouvées dans le désert libyque s'avèrent plus récentes de trois millénaires. L'outillage de pierre associé aux premières céramiques du Sahara comprend des lames, des lamelles et des armatures géométriques de petite taille comparables à celles composant l'industrie lithique de la vallée du Nil. Où que l'on se situe, le matériel de broyage est omniprésent dans les gisements. Il consiste en des meules et leurs broyons qui étaient destinés à écraser diverses substances tels que les colorants, les bulbes de plantes mais aussi, et surtout, à moudre les grains spontanés issus des cueillettes. Ainsi préparée, la farine des céréales sauvages pouvait être consommée sous forme de bouillies après cuisson dans des poteries ou sous forme de galettes après cuisson sur des pierres ou dans un sol chauffés par des braises. Les données sur l'habitat sont quasi-inexistantes. Quelques structures en creux dans le sud du désert libyque évoquent des fonds de silos enterrés. Les pratiques funéraires restent largement méconnues. Aucune manifestation artistique ne peut être rattachée avec certitude à cette époque.

La documentation est par trop fragmentaire pour permettre la délimitation d'aires culturelles et, à fortiori, la localisation de celle susceptible d'avoir été occupée par les locuteurs de la langue afrasienne, mère du berbère et de l'égyptien ancien, pas plus d'ailleurs qu'elle ne permet de

cerner les zones où s'exprimaient les locuteurs des autres phylums linguistiques.

Les premières communautés agropastorales

Les modalités de passage à l'économie de production en Afrique septentrionale ne peuvent être encore saisies. Le problème pour l'Égypte réside dans le hiatus des connaissances concernant le VII^e millénaire av. J.-C. De fait, on ne sait par quel cheminement l'élevage et l'agriculture sont adoptés au cours du VI^e millénaire av. J.-C. Des chasseurs collecteurs autochtones se sont-ils convertis à ces nouvelles stratégies de subsistance, suivant en cela l'exemple de leurs voisins orientaux ? Ou bien faut-il envisager que des éleveurs agriculteurs, issus du Croissant fertile, aient importé en terre africaine leurs semences (blé, orge, pois, lin), leurs animaux domestiques (taurins, chèvres, moutons, porcs, chiens) et introduit simultanément de nouveaux savoir-faire tels que le travail du sol à l'aide d'herminettes de pierre polie, les moissons à la faucille, la taille bifaciale de pointes de flèches à encoches latérales... ? Ces deux situations ont pu coexister. A défaut de pouvoir se prononcer à partir des données des fouilles, précisons simplement que les premiers paysans d'Égypte sont des sédentaires qui s'abritent sous des huttes regroupées en villages à l'intérieur desquels sont aménagés des silos destinés au stockage des grains. Les tombes consistent en des fosses circulaires, elliptiques ou rectangulaires aux angles arrondis dans lesquelles les morts étaient inhumés allongés sur le côté en position contractée. Le mobilier d'accompagnement ne révèle aucune pratique somptuaire. Ce n'est qu'à l'aube du IV^e millénaire av. J.-C., avec le développement d'un artisanat spécialisé, que des offrandes de prestige commencent à être déposées en quantité importante en Haute Égypte dans quelques sépultures de personnages de rang social probablement élevé.

Les fouilles menées au Sahara n'ont livré

jusqu'à présent aucune graine de céréale domestique s'intégrant dans notre cadre chronologique d'étude. Par conséquent, la pratique de l'agriculture ne peut être affirmée à cette époque. En revanche, celle de l'élevage est attestée par les restes de taurins, de chèvres et de moutons retrouvés parmi des vestiges d'occupation humaine datés au C14 du VI^e millénaire av. J.-C. Les premiers animaux élevés ont probablement pour ancêtres les espèces introduites dans la vallée du Nil. Cependant, une autre possibilité de propagation existe. On sait en effet que le bassin occidental de la Méditerranée est gagné par l'économie de production dès le VI^e millénaire av. J.-C. La pratique de l'élevage au Sahara peut donc avoir été impulsée tant par le nord que par l'est. L'indigence des traces d'habitat suggère l'existence de constructions légères à base de végétaux et de peaux adaptées à des déplacements saisonniers rythmés par les pluies et, corrélativement, par les ressources en eau et en pâturages. La fin du IV^e millénaire est marquée par la construction des premières tombes monumentales à base de pierres non équarries. A en juger par les rares sépultures fouillées, le mobilier funéraire, quand il existe, est rustique et les modes d'inhumations sont sans parenté évidente avec ceux pratiqués en Égypte à la même époque.

Les évolutions économiques et sociales qui ont marqué le Sahara et l'Égypte entre les VI^e et IV^e millénaires av. J.-C., apparaissent donc pour une large part indépendantes. Ce résultat pourrait étayer l'hypothèse d'une rupture déjà bien consommée entre le berbère et l'égyptien ancien à cette époque, à supposer que l'on puisse établir des correspondances univoques entre langues et modes de vie, ce qui reste à démontrer. Ajoutons que l'ouverture de l'Égypte aux pays du Proche-Orient et, d'un autre côté, celle du Maghreb aux pays de la Méditerranée occidentale ont pu favoriser, voire accélérer, la divergence entre le berbère et l'égyptien ancien.

Les rapports Sahara-Égypte, d'après quelques peintures rupestres du Gilf Kebîr

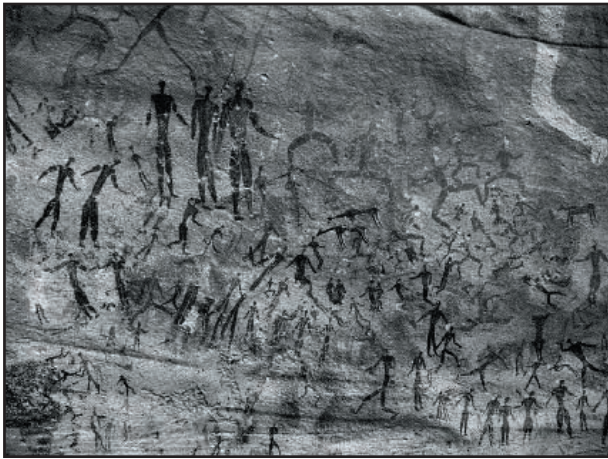


Fig 1 : Grotte des bêtes. Photo Michaël Fontaine

La tradition d'art rupestre se développe au Sahara avec l'apparition de l'élevage. Toutes les tentatives de rapprochements menées entre les plus anciennes peintures et gravures sahariennes et des représentations et croyances de l'Égypte antique se sont avérées jusqu'ici décevantes, soit que les ressemblances se justifient par le comportement particulier de l'animal figuré plutôt que par un fonds culturel commun (les représentations de moutons divinisés ont été prises comme exemple lors de la conférence), soit qu'elles relèvent de simples coïncidences eu égard au caractère dissemblable de leur contexte iconographique de réalisation et à l'importance des distances géographiques et chronologiques les séparant. Ainsi en va-t-il des personnages à tête de canidé, des génies figurés en posture de Bès, des hippopotames aux dents de carnivores à l'image de celles de la déesse Thouéris, des empreintes de mains et du Ka, des motifs circulaires et des disques solaire et lunaire égyptiens... Le débat vient d'être relancé par Jean-Loïc Le Quellec et Pauline et Philippe De Flers sur des bases nouvelles : ces auteurs ont tout dernièrement émis l'hypothèse selon laquelle le symbolisme funéraire égyptien des périodes dynastiques puiserait certains de ses fondements dans des croyances du Gilf Kebîr illustrées par

des peintures rupestres datables des VI^e-V^e millénaires av. J.-C. Ce dossier d'actualité mérite une attention particulière.

Les œuvres en question se trouvent sous deux abris profonds aux parois couvertes de milliers de peintures et de quelques gravures (fig. 1). Les représentations stylisées d'humains et les empreintes de mains et de pieds sont prédominantes. À leurs côtés apparaissent des figures marginales de taurins et d'animaux sauvages (girafes, antilopes, gazelles, mouflons, autruches...), de quadrupèdes difficiles à identifier, de disques et d'ellipses.

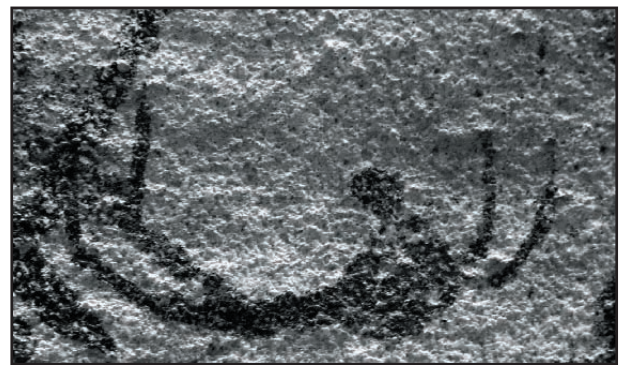


Fig 2 : Nageur de la grotte des bêtes. Photo Michaël Fontaine

L'interprétation des auteurs s'appuie sur près de quarante personnages dessinés la tête en bas et les jambes en l'air ou bien à plat ventre, identifiés respectivement à des plongeurs et à des nageurs (fig. 2) et, d'autre part, sur trente cinq bêtes au corps massif pourvues de deux ou trois pattes dont certaines évoquent des jambes humaines tendues ou à demi pliées (fig. 3 et 4).

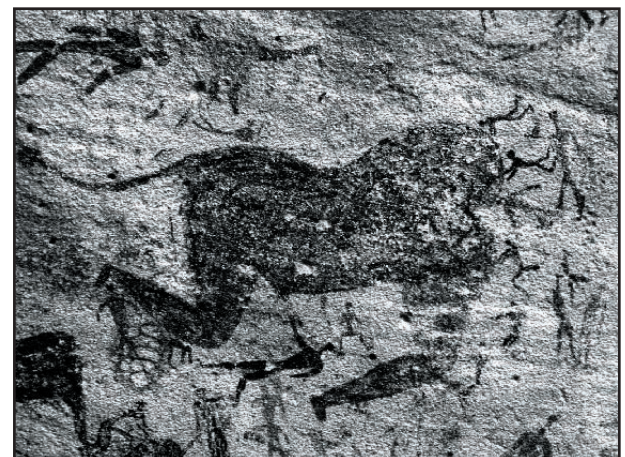


Fig. 3 : Exemple d'une créature fantastique entourée de personnages, avec un nageur sur la croupe. Grotte des bêtes. Photo Michaël Fontaine



Fig. 4 : Un torse humain est implanté dans le sillon frontal de la bête. Grotte des bêtes. Le Quellec et de Flers 2005, fig 560

La partie avant de ces créatures est bilobée. Leur dos est ensellé. Une fine queue à toupet terminal se greffe sur leur arrière train. Tandis que certains nageurs et plongeurs évoluent à proximité de ces monstres ou se dirigent vers eux, d'autres en sont éloignés. À deux reprises, des torsos humains apparaissent plantés dans l'échancrure située à la jonction des lobes frontaux (fig.4). Les auteurs y voient chaque fois un personnage en train d'être englouti dans la gueule d'un monstre. D'autres bêtes ont leur robe barrée de lignes ou couverte de quadrillages assimilés à des rets. Le rôle fonctionnel de ces décorations est loin d'être assuré. On observera d'abord que les pièges présumés ne débordent jamais du corps et des membres des sujets. Certains de leurs traits constitutifs barrent la fine queue de quelques créatures, laquelle queue est figurée dressée sur l'arrière train dans une position pour le moins étonnante si on la considère prise dans des filets (fig. 5). On notera, d'autre part, que les sujets sensés être capturés suivent les mêmes attitudes dynamiques que leurs congénères à robe unie, donc libres de leur mouvement, à rester dans la logique de lecture qui nous est proposée. Mais l'essentiel est ailleurs, en particulier, dans les textes des sarcophages du Moyen Empire et dans les textes funéraires du Nouvel Empire auxquels font référence les auteurs. Ces textes nous révèlent que les Égyptiens assimilaient leurs morts à des noyés

au corps dérivant et flottant et que les grottes étaient considérées par eux comme des portes d'entrée vers un au-delà peuplé d'animaux composites avaleurs des âmes, parmi lesquels se trouve la déesse Amout dévoreuse des défunts en cas de jugement défavorable lors de la pesée du cœur devant le tribunal d'Osiris. Ces croyances rapportées par les scribes et quelquefois illustrées sur papyrus, conduisent J.-L. Le Quellec et P. et Ph. De Flers à identifier les créatures fantastiques du Gifl Kebîr à des génies avaleurs de morts et les nageurs et les plongeurs les entourant à des défunts. Cette interprétation les engage en retour à faire dériver les conceptions funéraires dans l'Égypte ancienne des mythes du Gifl Kebîr prisés à une époque où l'élevage des taurins était pratiqué et où l'humidité permettait la survie des animaux de la grande faune sauvage, soit à un moment ou à un autre, entre les VI^e et V^e millénaires av. J.-C., d'après les données de la préhistoire, des paléo milieux et des climats anciens du Sahara oriental.



Fig. 5 : Bête recouverte de bandes quadrillées. Grotte des bêtes. Photo Michael Fontaine, traitée avec ImageJ/DStretch.

Ce rapprochement, si séduisant soit-il, présente l'inconvénient de laisser dans l'ombre les centaines de peintures réalisées aux côtés des figures marginales de nageurs, de plongeurs et de bêtes. Les enquêtes menées au cours du XX^e siècle, sur les systèmes de pensée des agriculteurs bambaras, songhay

et dogons établis dans la moyenne vallée du Niger, engagent à d'autres lectures palliant cet inconvénient.

Dans cette région comme en de nombreuses autres en Afrique et hors d'Afrique, les mythes sont peuplés de génies anthropomorphes dotés des mêmes capacités et animés des mêmes préoccupations que les humains. Mais ces génies, à la différence des humains, ont l'aptitude de changer de milieux, de passer du monde aquatique, souterrain ou terrestre, au monde céleste. De fait, la nage, le plongeon, la reptation, la marche, la course, le saut, le vol, font partie de leurs multiples aptitudes. Dans cet univers aux milieux physiques ainsi transcendés, évoluent les êtres vivants aux côtés d'entités surnaturelles, difformes, cruelles, au corps flasque, ondulant comme des serpents... Les métamorphoses effacent un peu plus les frontières entre réalité et irréalité : dans certains mythes, des troupeaux se transforment en animaux aquatiques, dans d'autres mythes des hommes morts de noyade deviennent des génies de l'eau, en des circonstances particulières un tisserand prend l'apparence d'une tortue, en quelques occasions des génies anthropomorphes revêtent l'aspect de serpents...

Les conceptions attachées à la personne méritent également une attention particulière. Chaque individu est considéré comme formé d'un corps, d'une âme et d'une force vitale. Cette dernière peut s'échapper du corps par le sang, les excréments, l'éternuement, la salive, la respiration. L'âme peut également quitter le corps, s'en éloigner, puis y revenir. Ainsi s'expliquent la rêverie, le rêve, le cauchemar, la possession, la voyance. Au cours de son voyage extracorporel, l'âme est identifiée à un double de la personne, lui aussi sujet aux métamorphoses. Les doubles des sorciers songhay, par exemple, se transforment soit en bébés criards, soit en âne à deux têtes, ou bien enalebasse... À la mort, l'âme se sépare du corps et devient un fantôme effrayant, une puissance nuisible capable

de dévorer d'autres âmes. Des réceptacles - autels, statues, fétiches - sont fabriqués pour canaliser et capter son énergie vagabonde. Ceux-ci reçoivent régulièrement des sacrifices. La force vitale du sacrifié véhiculée par le sang nourrit alors l'entité. Dès lors apaisée et apprivoisée, sa bienveillance ou du moins sa neutralité rejaillit parmi les vivants. L'équilibre du monde s'en trouve assuré et, par là, le bon fonctionnement de la société.

Ces quelques éléments nous rapprochent d'une certaine manière de l'ambiance iconographique du Gilf Kebîr.

Ne pourrait-on voir dans les bêtes à jambes humaines sur lesquelles se greffent parfois des torsos humains, des personnages réels ou irréels ou leur double en grande partie métamorphosés, plutôt que des monstres dévorateurs de morts ?

Les sujets dessinés la tête en bas et les jambes en l'air ou bien à plat ventre ne pourraient-ils représenter quelques génies du monde aquatique en train de nager et de plonger ou du monde céleste en train de voler dans un univers peuplé d'êtres vivants, plutôt que des morts au corps dérivant et flottant au milieu d'une foule de personnages dont on ne comprend pas le rôle ?

À un niveau plus global, l'ornementation des abris n'aurait-elle pas visé à faire cohabiter, sur les parois, des personnages, des génies, des animaux, des âmes et, plus ouvertement, toute entité chargée d'énergie vitale dans ses formes originelles ou transmues par les mythes et ce, pour préserver l'équilibre du monde par la magie d'images associées, juxtaposées, imbriquées, ces productions nous projetant alors aux antipodes d'un symbolisme funéraire ? Cette nouvelle approche suffit à montrer que l'hypothèse récemment formulée par Jean-Loïc Le Quellec et Pauline et Philippe De Flers n'est pas la seule envisageable. Faute de pouvoir interroger les auteurs du Gilf Kebîr et de disposer du moindre document écrit les concernant, le sens de leurs œuvres nous échappera probablement toujours.

Conclusion

La conséquence de ce qui précède est claire : le point d'interrogation dans le titre de cet article ne peut être levé. À défaut d'avoir répondu à la question posée, l'enquête archéologique nous aura permis de mesurer combien sont lacunaires nos connaissances concernant l'univers domestique, les pratiques funéraires et les conceptions religieuses des derniers groupes de chasseurs collecteurs et des premières communautés agro-pastorales du Sahara et d'Égypte. Il appartient aux prospections et aux fouilles à venir de combler ces lacunes. Puissent les résultats enregistrés permettre à terme de cerner, ou du moins d'approcher, la culture des locuteurs de la langue afrasienne, mère du berbère et de l'égyptien ancien, puis la dynamique du peuplement ayant présidé aux naissances et divergences de ces deux langues.

Bibliographie

- AUMASSIP G., 2001 – *L'Algérie des premiers hommes*. Paris, Ibis Press, 221 p.
- BARICH B. E., 1987 – *Archaeology and Environment in Libyan Sahara. The Excavations in the Tadrart Acacus, 1978-1983*. Oxford, B.A.R. Int. Series 368
- CAMPS G. 1961 – *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*. Paris, AMG, 628 p.
- CAMPS G., 1974 – *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris, Doin, 366 p.
- CAMPS G., 1980 – *Berbères aux marges de l'Histoire*. Toulouse, Edit. des Hespérides, 340 p.
- CAMPS G., 1994 – Amon-Rê et les béliers à sphéroïdes. In : *Hommage à Jean Leclant*. Coll. Bibliothèque d'études, 106/4, Le Caire, IFAO : 29-44
- CHAKER S., 1999 – Glottochronologie. *Encyclopédie Berbère*, T. XXI, Aix-en-Provence, Edisud : 3161-3164
- Collectif, 2007 – *Etude thématique sur l'art rupestre : Afrique – Zone A ; Sahara & Afrique du Nord*. Paris, ICOMOS, 204 p. <http://www.icomos.org/studies/rockart-sahara-northafrica.htm>
- DIETERLEN G., 1951 – *Essai sur la religion Bambara*. Paris, PUF : 240 p.
- DUPUY C., 1999 – A propos d'une étude sur l'art rupestre à gravures naturalistes des Messak Mellet et Settafet. *Sahara*, n°11, Segrate (Milan) : 149-152
- GALAND L., 2004 – La glottochronologie. *Les cahiers de l'AARS*, n°9, St Martin le Vinoux : 31-33
- GREENBERG J. H., 1980 – Classification des langues d'Afrique. In : *Histoire générale de l'Afrique. T. I : Méthodologie et préhistoire africaine*. Paris, Stock-Unesco : 321-346
- GRIAULE M., 1938 - *Masques dogons*. 4e édition 1994, réimprimée en 2004, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle : 890 p.
- HACHID M., 2000 – *Les premiers Berbères. Entre Méditerranée, Tassili et Nil*. Alger/Aix-en-Provence, Ina-Yas/Edisud, 316 p.
- LE QUELLEC J.-L., 1998 - *Art rupestre et préhistoire du Sahara*. Paris, Payot, 616 p.
- LE QUELLEC J.-L., 2005 – Une nouvelle approche des rapports Nil-Sahara d'après l'art rupestre. *Archéo-Nil*, n°15, Paris, Cybele: 67-74
- LE QUELLEC J.-L., DE FLERS P. et DE FLERS Ph., 2005 – *Du Sahara au Nil. Peintures et gravures rupestres d'avant les Pharaons*. Paris, Collège de France/Fayard/Soleb : 384 p.
- MIDANT-REYNES B., 1992 – *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*. Paris, Armand Colin : 288 p.
- MIDANT-REYNES B., 2003 – *Aux origines de l'Égypte. Du Néolithique à l'émergence de l'Etat*. Paris, Fayard, 441 p.
- PARIS Fr., 1996 - *Les sépultures du Sahara nigérien du Néolithique à l'Islamisation. Coutumes funéraires, chronologie, civilisations* (tome 1). Corpus des sépultures fouillées (tome 2). Paris, ORSTOM Edit., Collection Etudes et Thèses, 621 p.
- ROSET J.-P., 2000 – Céramique et néolithisation en Afrique saharienne. In : *Premiers paysans du monde. Naissances des agricultures*. Séminaire du Collège de France sous la direction de Jean Guilaine, Éditions Errance, Paris : 263-290
- ROUCH J., 1989 – *La religion et la magie Songhay*. 2e édition revue et augmentée, Liège, Solédi : 377 p.
- TRISTANT Y., 2005 – Le delta du Nil avant les pharaons. Entre originalités locales et influences étrangères. *Archéo-Nil*, n°15, Paris, Cybele: 75-102
- VERCOUTTER J., 1992 – *L'Égypte et la vallée du Nil. Des origines à la fin de l'Ancien Empire*. Paris, Puf, 382 p.

AKHÉNATON / NÉFERTITI

Le couple solaire

Par Marc GABOLDE, Égyptologue

D'après la conférence du samedi 24 mai 2008. Salle Wesford. Grenoble

Résumé de Céline Villarino

Panorama de l'époque

Thoutmosis IV monte sur le trône jeune homme. On lui connaît d'ailleurs plusieurs épouses dont une dame d'Aftih du nom de Tenttepihou. Sous son règne, l'empire égyptien atteint son apogée : au sud, l'empire s'étend jusqu'à la quatrième cataracte ; au nord, jusqu'aux environs de Damas. Par ailleurs, sous Thoutmosis III, des raids avaient été conduits sur l'Euphrate pour concurrencer le Mitanni dont le royaume jouxtait le nord de la Syrie, le sud de l'Iran, l'ouest de l'Irak et l'est de la Turquie. Thoutmosis IV est un roi constructeur. C'est lui, également, qui conduisit le désensablement du sphinx dont le contexte est relaté sur une stèle qui se trouve entre les pattes du sphinx. À l'époque de Thoutmosis IV, c'est l'art de l'élégance, un peu maniériste avec une petite tendance baroque, qui s'affirme. Il s'éloigne peu à peu du « réalisme » en vigueur sous les thoutmosides : les personnages ont désormais de grands yeux étirés en amande et une bouche délicatement pulpeuse.

Amenhotep III règne 38 ans. Vers l'an 35 de son règne, l'art qui avait pris un virage résolument « baroque » revient à une tendance plus réaliste. Ce pharaon, dont la grande épouse royale Tiye est originaire d'Akhmîm, eut plusieurs enfants dont un prince Thoutmosis mort sans doute assez jeune. Ce dernier est certainement impliqué dans l'inhumation d'un taureau Apis et dans les funérailles d'une chatte qui préfigure peut-être l'essor du Bubasteion de Saqqâra. Amenhotep III eut également des filles dont Satamon qui eut un statut quasi royal. Ce

statut faisait-il de la princesse une héritière désignée ? C'est possible, d'autant plus qu'elle est parfois figurée en pagne comme un prince. Elle fut ensuite élevée au rang d'épouse royale, probablement au moment où naquit le prince Amenhotep. Cette promotion était-elle destinée à compenser sa perte de statut ? C'est possible également. Quant au prince héritier Amenhotep, il est sans doute né tard dans le règne. Celui-ci, en effet, est souvent représenté en compagnie de sa mère qui, semble-t-il, le chaperonnait, comme le confirment d'ailleurs les Lettres d'Amarna.

Amenhotep IV jeune, est représenté bien en chair. Quand il est monté sur le trône, il devait avoir 11 ou 12 ans et, sans doute, était-il un enfant grassouillet. Vers l'an 3 ou 4 de son règne, sa physionomie change : sa taille s'affine, son ventre devient proéminent. À la même époque, Aton, partie visible de Rê-Horakhty, devient l'icône divine unique, c'est-à-dire un disque solaire, un globe. Cette représentation du disque solaire d'où émanent des rayons se place au-dessus du roi alors que les dieux, auparavant, se plaçaient en face du roi. De plus, le nom du dieu se trouve, maintenant, dans un cartouche. Tout ceci signifie qu'Aton devient le roi dans le ciel et entretient, désormais, une corégence avec le roi sur terre. À la même époque, le roi célèbre un jubilé et nous voyons Néfertiti apparaître à ses côtés comme grande épouse royale. Ce jubilé, dont les talatates d'un monument, à l'est de Karnak, représentent les danses effectuées en l'honneur de l'union

d'Hathor et Rê, parangon des amours divines, veut, sans doute, évoquer le mariage d'Amenhotep IV avec Néfertiti.

Trois raisons peuvent expliquer le changement iconographique du roi :

1. la puberté entraîne l'apparition de caractères sexuels secondaires ;
2. la maladie de Barraquer-Simmons ou lipodystrophie progressive ;
3. le retour à un art baroque qui déforme certains aspects de la réalité.

La maigreur extrême d'Akhénaton a été accentuée mais elle reflète sans doute partiellement sa physionomie pour que l'on aie pu s'en inspirer. L'art amarnien amplifie des caractéristiques déjà existantes. C'est pourquoi la maladie de Barraquer-Simmons semble l'explication la plus probable tout en étant associée à d'autres éléments.

Le crâne allongé des princesses apparaît avec Merytaton. Ce crâne peut s'expliquer par le manque de place pour le fœtus lors du dernier mois de la grossesse, lorsque la tête du bébé est comprimée dans le bassin étroit de la mère, surtout lorsque cette dernière est jeune et qu'il s'agit de son premier accouchement. L'allongement du crâne du bébé constaté après la naissance fut utilisé pour signifier la jeunesse. Quand les princesses deviennent adultes, elles perdent d'ailleurs ce crâne allongé.



Akhénaton. Dessin d'Hanna Spiegel

En l'an 5, le roi change de capitale. Il s'installe au milieu géographique de l'Égypte, à Tell el-Amarna. Il déménage car cet espace est virtuellement libre. De plus, un conflit théologique l'oppose au clergé d'Amon à Thèbes où Akhénaton, car c'est ainsi qu'il se nomme désormais, n'arrive pas à imposer son nouveau dieu. En effet, Amon étant le « caché » par excellence et Aton la partie la plus visible des manifestations de la puissance divine, les deux conceptions étaient incompatibles et mutuellement exclusives. Akhénaton porte à son paroxysme ce que Jan Assmann appelle la « phénoménologie » c'est-à-dire une attitude philosophique selon laquelle ne sont pris en compte que les phénomènes accessibles aux sens et non à l'intellect. Alors que la théologie thébaine est très intellectuelle, la philosophie d'Akhénaton radicalise le recours à la seule perception par les sens. Dès lors, c'est la vie quotidienne qui prend le relais de la liturgie divine. C'est pourquoi la vie quotidienne est aussi présente : elle devient la nouvelle liturgie. Akhénaton est représenté dans des scènes familiales en train d'embrasser ses enfants, Néfertiti, face à lui, faisant de même. Il y a même des scènes rarissimes où Néfertiti passe un collier au cou de son mari. Akhénaton ne s'intéresse pas à ce que croient les autres Égyptiens. Le conflit est donc purement théologique face à Amon qui est inconciliable avec Aton.

Par ailleurs, Akhénaton délimite son domaine à Amarna, installe des sanctuaires, des palais, des bureaux et inscrit son programme sur quatorze stèles frontières. Pour aller de son palais à son bureau, il devait traverser un pont sans doute non couvert donnant l'impression qu'il se déplaçait sans toucher terre et, donc, mettant en exergue son caractère divin.

Il semble que personne n'avait vraiment envie de vivre à Tell el-Amarna à part Akhénaton. C'est pourquoi, nous pourrions nous demander si la tombe 16, seule tombe dont le creusement est terminé mais qui, paradoxalement, ne porte aucune inscription,

ne pourrait être envisagée comme une sorte de « tombe témoin » pour inciter la venue de nouveaux arrivants. Parmi les fonctionnaires, seule une personne a été enterrée à Tell el-Amarna, le vieil Ani. De plus, la maison du vizir se trouve à cinq cents mètres du palais du roi. Il semble donc que personne ne se presse pour être près du roi. La nécropole royale se trouve quant à elle dans un ouadi isolé à un *itérou* (10,5 km) du centre ville. La reine Tiye a sans doute été inhumée à Tell el-Amarna avant d'être transférée dans la vallée des rois dans la tombe d'Amenhotep III, à l'intérieur de laquelle des chaouabtis à son nom ont été retrouvés. Le ouadi royal marque le milieu de la cité. La structure de cette cité est quadrillée selon deux axes, un axe nord-sud matérialisé par la « voie royale » et un axe est-ouest, traversant le petit temple d'Aton, et aligné vers la tombe royale. Akhetaton est orientée vers le point où le soleil se lève ce qui explique son appellation, « *l'horizon d'Aton* ». Par contre, l'urbanisme des habitants est sauvage.

Alors que la famille royale s'agrandit, l'art outrancier du début du règne s'apaise et le corps du roi redevient celui d'un simple personnage avec un peu d'embonpoint. Néfertiti, de son côté, eut une rivale. Cette dernière porte toujours la perruque dite nubienne et est qualifiée « *d'épouse très aimée du roi de Haute et Basse Égypte* », ce qui permet de lui refuser le titre prestigieux d'épouse royale comme de la priver du serpent uraeus au front et de cartouche pour son nom. Il semble que ce soit la princesse du Mitanni envoyée à Amenhotep III et qui est passée dans le harem d'Amenhotep IV. Son nom d'origine était Tadoughepa et fut changé en Kiya. Nous la retrouvons sur des bas-reliefs retouchés et sur une statue inachevée où Akhéaton est figuré la portant sur ses genoux en train de l'embrasser amoureuxment. De son côté, Kiya lui tient le coude, ce qui, dans l'Égypte ancienne, est l'indication d'un lien marital. Avec Akhéaton, elle eut une fille

dont nous ignorons le nom mais qui pourrait être Baketaton.

Dans la tombe d'Aÿ se trouve le manifeste de la théologie solaire du roi, le grand hymne pour Aton, qui raconte une journée d'Aton entre le lever et le coucher du soleil. Deux vers isolés qui évoquent les dangers de la nuit se retrouvent dans le psaume 104 de la Bible. Ce dernier pourrait-il être un héritier du grand hymne d'Aton ?

Pendant l'époque amarnienne, pour la famille royale et ses proches, il n'y a plus de momies. Il subsiste le cadavre — ce qui va disparaître — et la statue — ce qui va subsister, la mémoire. Ceci traduit simplement le paradoxe du deuil étudié par Sigmund Freud. Au moment du décès d'un être cher, il est à la fois absolument présent — on ne pense qu'à lui — et désespérément absent — il est mort, il s'en est allé sans espoir de retour. La déploration devant le cadavre, dans le tombeau royal d'Amarna, et l'hommage à la statue sont les seuls tableaux funéraires existants pour la famille royale, bien que la momie continue à être figurée pour quelques particuliers. Visiblement, on a des doutes sur la renaissance. L'enfant porté par une nourrice dans la scène de déploration du cadavre de Maketaton ne peut être que le septième enfant d'Akhéaton et de Néfertiti, à savoir très vraisemblablement le futur Toutankhamon.

La fin du règne est un peu compliquée : deux pharaons semblent régner en même temps ou, plutôt, un roi et une pharaonne qui est « *celle qui est attentionnée à son mari* ». En fait, c'est une illusion, une corégence fictive destinée à légitimer la présence d'une femme sur le trône. Une partie du mobilier de Toutankhamon a été réalisée pour cette pharaonne qui porte la même appellation : « *celle qui est attentionnée à son mari* ». Il est probable que la tombe royale inachevée n° 27 d'Amarna était destinée à ce roi féminin. Qui est-elle ? Néfertiti décédée avant Akhenaton et Kiya tombée en disgrâce étant écartées, il ne reste

que la fille aînée d'Akhénaton, Merytaton, bien attestée dans les dernières Lettres d'Amarna sous le nom de Mayati, avec un statut quasi royal. Et le roi Smenkhkarê, qui est-il ? Ce personnage est curieux ; il présente deux « noms de couronnement » et non un seul : Ânkhkheperourê et Smenkhkarê, que les anciens Égyptiens eux-mêmes ont d'ailleurs parfois confondus. Époux de Merytaton qui « récupérera » son nom de couronnement en le « féminisant » sous la forme Ânkh(et)kheperourê, il est nécessairement de lignée royale. Mais il n'existe aucun prince de ce nom — ni d'un autre nom d'ailleurs — à la cour d'Égypte à ce moment là. Or, nous savons qu'une reine d'Égypte écrivit une lettre pour demander au roi hittite un prince en mariage : le prince Zannanza. Celui-ci fut envoyé en Égypte, mais il n'a sans doute pas régné car il fut assassiné. Il est très vraisemblable que le mystérieux Smenkhkarê et le prince Zannanza ne soient qu'une seule et même personne. Une fois Smenkhkarê décédé, Merytaton régna en pharaon pendant un peu plus de deux années.

En l'an 2 du successeur féminin d'Akhénaton, Amarna fut abandonnée et les cultes des dieux traditionnels furent restaurés. La nécropole royale fut alors déménagée. Akhénaton a sans doute été ramené à Thèbes et inhumé dans la tombe KV55 de la Vallée des Rois.

Les dernières découvertes sur le site d'Amarna

Dans les déblais de la tombe n° 27, qui n'a pourtant jamais abrité d'inhumation, fut découverte de manière inattendue en 2005 une figurine d'Akhénaton.

Les tombes 28 et 29, qui se trouvent à cinq cents mètres de la nécropole royale, ont probablement été creusées pour une épouse secondaire et une princesse : peut-être Kiya et sa fille Baketaton. En fouillant la proximité de ces tombes, ce sont essentiellement des témoignages de l'activité des ouvriers qui ont

été découverts : des percuteurs en dolérite, de la céramique commune, des plaquettes de faïence. Six fragments de granit, dont cinq polis retrouvés dans la tombe n° 28 et à proximité, permettent de penser qu'ils ont appartenu à un sarcophage et, donc, d'envisager que la tombe 28 a été préparée pour une inhumation et que le projet a été abandonné et le sarcophage retiré, laissant quelques éclats au passage. Ont également été découvertes une figurine de femme nue en terre cuite et des étiquettes de jarres. Un tesson de jarre à vin portait l'inscription « *vie, prospérité, santé éternellement, bon vin* » au-dessus d'un orifice creusé après cuisson de la jarre, suggérant l'activité d'un « goûteur ». Une autre jarre, fabriquée en Palestine pour de l'encens, fut réutilisée pour du *semi* qui est sans doute de la crème fraîche déshydratée, parfois utilisée pour graisser des mèches de lampes.

À 80m au sud de la tombe n° 28, de petits éclats de bronze, charbons de bois, fragments de percuteurs en dolérite signalaient une amorce de creusement vite abandonnée. Plusieurs fragments de faïence appartenaient vraisemblablement à un bâton de jet en faïence. Le bâton de jet servait à délimiter une aire de pureté et, dans le cas de la nécropole royale d'Amarna, pourrait avoir été utilisé pour indiquer l'emplacement d'une cache d'embaumement en vue d'une prochaine inhumation. Les caches d'embaumement se trouvent généralement à 120 coudées, autrement dit soixante-trois mètres, à droite de l'entrée de la tombe. Cette distance équivaut au lancer d'un bâton de jet. C'est pourquoi, à titre indicatif, nous pouvons nous demander si la tombe KV63, récemment découverte dans la Vallée des Rois, ne pourrait être la cache d'embaumement de la tombe d'Horemheb.

Au nord de la nécropole de Tell el-Amarna, nous avons nettoyé un puits signalé par Davies en 1903, qui avait été comblé puis vidé. Au fond du puits, quelque dix mètres plus bas,



www.champollion-adec.net

Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie CHAMPOLLION

Code ISSN 1961-3040